

LES ARTS



CINÉMA

Au pays de la post-prod
Page B 4

MUSIQUE

Des cowboys en forme
Page B 6

Cinéma

Page B 4

Disques

Page B 7

Disques classiques

Page B 8



SUSESCH BAYAT

«Parfois, je reste

de longues périodes

sans toucher

un piano et ça

ne me manque pas.

À d'autres moments,

je peux aussi

être possédée

par le piano.»

— Martha Argerich

Portrait de dame sur fond de piano

Que peuvent avoir en commun des pianistes comme Walter Gieseking, Claudio Arrau, Arturo Benedetto Michelangeli, Friedrich Gulda, Nikita Magaloff et Stefan Askenazy? Autant leurs personnalités et leur jeu sont divers, autant leur grandeur et leur mérite ne sont pas à dédaigner — loin de là: ils ont tous eu, un jour, Martha Argerich comme «élève».

FRANÇOIS TOUSIGNANT

«Élève» ne s'entend pas toujours au sens «étudiant». L'image arboricole est ici plus appropriée. Sur le tronc du piano, de grands pianistes et pédagogues greffent une branche qui se nourrit d'elle-même à la vivifiante sève de l'arbre. Gardant sa propre personnalité, elle se développe en assimilant sans effort ce qui lui convient, produisant des fruits à la saveur tout aussi originale que nouvelle. Entée à cette tradition pianistique, Martha Argerich paraît ainsi comme l'un des fleurons pianistiques les plus formidables de l'actuel foisonnement d'interprètes dont beaucoup ne font que s'essimer au clavier, recueillant — un peu malgré elle, elle en fera toujours l'aveu — la plus admirable sève du passé pour la faire fleurir et mûrir. La petite fille de Buenos Aires qui, à trois ans, a spontanément repro-

duit le soir chez elle, au piano, une chanson apprise le jour à l'école a non seulement fait du chemin: elle nous en a fait faire.

Pourtant, Martha Argerich ne fait pas que jouer du piano. Elle le dit elle-même: «J'aime beaucoup jouer du piano mais je déteste être pianiste. J'ai horreur de la profession.» Elle fait de la musique. De tempérament très intègre, elle admet ceci: «Parfois, je reste de longues périodes sans toucher un piano et ça ne me manque pas. À d'autres moments, je peux aussi être possédée par le piano.» Puis, avec sa candeur incomparable, elle répète: «Vivre toute sa vie dans un cadre rigide, être forcée d'être musicien ne rend pas justice à tous les aspects de votre personnalité. Vous avez envie d'exprimer autre chose.» Elle ajoute: «Ce que j'aime avant tout, c'est faire de la musique. La carrière ne m'intéresse pas.»

Le nécessaire et le superflu

Une anecdote qu'elle raconte souvent fait toujours sourire. Toute petite, dans les soirées musicales où elle était invitée avec son ami Daniel Barenboim (on frémit de la compagne), elle se cachait sous la table (il y avait de larges nappes en ce temps-là) pour ne pas avoir à jouer. Alors, Barenboim se mettait au piano, lui qui adorait cela, puis venait la rejoindre dans sa cachette. À huit ans, elle sent déjà ce qu'il y a de nécessaire dans la musique chez elle, et ce qui est superflu. Cela va marquer toute sa carrière.

VOIR PAGE D 2: ARGERICH



LES ARTS

ARGERICH

Aimant faire ce qu'elle fait, l'artiste ne se gêne pas pour parfois changer l'affiche à la dernière minute

SUITE DE LA PAGE B 1

Autre anecdote, aussi naïvement belle: quelqu'un lui fit réentendre une version du concerto pour piano de Schumann dans une interprétation qui fut enregistrée quand elle avait l'âge de huit ou neuf ans. Elle sourit, s'étonne candidement. «Malgré les défauts de la bande, c'est très bon. Je m'étonne moi-même de constater à quel point c'est bien joué. Comment ai-je pu faire cela?»

La réponse vient encore d'elle. Cette fois, on entend le credo qui va modeler la vie d'une artiste: l'appel de la vocation d'interprète de celle qui sentait en elle vivre parallèlement un destin pour devenir médecin s'exprime sans ambages: «Je crois que l'interprétation consiste à libérer ce dont on est inconscient. Quand on peut se laisser aller à autre chose que ce qui a été prévu, quand on arrive à libérer ce qu'on ne croyait pas qui se cachait là — c'est la beauté, l'inattendu et la surprise du concert — là, le moment du concert et la vie deviennent valables et prennent un sens. C'est aussi ce que j'apprécie des autres interprètes. Quand ils maîtrisent trop leur moyen d'expression, cela ne m'intéresse pas. C'est bon pour un professeur; pour un interprète, je

m'attache à ce qui se passe en dépit de ce qui a été prévu, malgré ce qu'il veut faire consciemment. À ce chapitre, je suis peut-être un peu voyeuse, mais c'est ce que j'adore.»

L'artiste ne se veut pas bête de cirque virtuose, une chose qu'on montre pour l'épate. Elle a trop de génie pour cela. Alors, elle abandonne le récital solo pour se consacrer à l'interprétation de concertos et aux concerts de musique de chambre. Exclusivement avec des amis. Elle aime beaucoup les pianistes car elle peut «jouer» (teinture ludique et artistique) et échanger avec eux par le truchement des sons.

C'est ainsi qu'elle fait beaucoup de musique à deux pianos ou piano quatre-mains avec Stephen Kovacevich ou Nelson Freire, entre autres. De ce dernier, elle dit admirer la sonorité — quel compliment de la part de la pianiste qui a la plus imposante sonorité aujourd'hui — et sa facilité de lecture à vue, palme qu'il partage dans son cœur avec son ancien maître munichois Friedrich Gulda. C'est ainsi qu'elle s'engagera dans l'entreprise du festival de Verbier, en Suisse, aux côtés d'amis très chers dont le violoniste Gidon Kremer et le violoncelliste Mischa Maisky.

Le cheval de bataille du concert

Martha Argerich n'a de cesse d'adorer les chevaux de bataille que sont les concertos. Elle a ses pages cultes: le concerto en sol de Ravel, les 3^{es} de Prokofiev et de Bartók, les 1^{res} de Chopin et de Tchaïkovski, entre autres — et celui de Schumann, qu'elle jouera cette semaine avec l'OSM. Le concerto, cette forme où l'individu dialogue, s'oppose et s'intègre à la collectivité, où tout peut se produire non pas en solitaire mais en groupe, semble une manière d'expression privilégiée par la pianiste.

À preuve de cette avancée, des réactions glanées alors qu'elle entendit pour la première fois Horowitz en concert, ce fameux Horowitz qu'elle aurait tant voulu connaître comme mentor, une rencontre que le hasard n'a malheureusement jamais permise. Il jouait le troisième concerto de Rachmaninov (un autre des fétiches d'Argerich). «Ce fut un choc incroyable. C'était plus "Horowitz" que ce que je pensais qu'Horowitz était. J'étais tendue. La force de son expression, le son, cette incroyable violence qu'il avait en lui, qui est si étrange, bizarre, et qui fait peur. Qu'il puisse le "dire". Il était comme possédé. Bien sûr, j'avais lu des comptes rendus qui en parlaient, mais c'était la première fois que je voyais sur scène quelqu'un qui possédait ce don.»

Pourtant, ce don, elle le possède miraculeusement bien elle aussi. La critique, unanime, même quand elle se positionne en porte-à-faux de ce qu'elle considère parfois comme des excès, le lui concède à l'unanimité. On la qualifie de louve enflammée, de lionne exacerbée, de tigresse passionnée... On le voit, nul n'épargne les superlatifs à son sujet.

Aimant faire ce qu'elle fait, Martha Argerich ne se gêne pas pour parfois changer l'affiche à la dernière minute. On veut l'accuser d'imposer ses humeurs? Pas vraiment. Plutôt, elle offre ce pour quoi elle se sent prête, ce qui la stimule et lui lance des défis. À ceux que lui a récemment lancés une terrible maladie, elle a répondu victorieusement, au prix d'âpres luttes. Cela l'a rendue un peu plus philosophe. Pour continuer à être elle-même et, elle l'admet un peu humblement aujourd'hui, plus respectueuse



«Je crois que l'interprétation consiste à libérer ce dont on est inconscient», fait remarquer la pianiste Martha Argerich.

— au sens noble du terme — et encore plus rageusement engagée dans ce qu'elle fait, sa foi et ses convictions solidifiées, pour poursuivre sa route.

Il se trouve plein de bons pianistes aujourd'hui. Il existe aussi beaucoup

d'excellents pianistes. Dans ce lot, il se trouve aussi de grands comme d'excellents artistes. Les génies sont rares. Martha Argerich, force est de le reconnaître, est de cette trempe rare dont on peut se dire, à l'instar

des aveux d'un ami, qu'on est privilégié d'avoir la chance de l'entendre, de la côtoyer en salle de concert. Femme exceptionnelle, je laisse cette affirmation à ses intimes. Artiste de génie, oui, pour tous.

L'Agora de la danse présente Peggy Baker (Toronto)



17 AU 20 ET 24 AU 27 MAI 2000 À 20 H

CHOREGRAPHE
PAUL-ANDRÉ FORTIERINTERPRÈTE
PEGGY BAKERMUSIQUE ORIGINALE
GAETAN LEBOEUFCONCEPTION D'ÉCLAIRAGE
MARC PARENTCONCEPTION DES COSTUMES
CARMEN ALERÉALISATION DES COSTUMES
ATELIER TRAC COSTUMES«[...] une interprète fascinante,
d'une force saisissante.»
The New York TimesUne coproduction de Peggy Baker Dance
Projects, l'Agora de la danse, le Festival Danse
Canada, la Brian Webb Dance Company et le
Fonds de création du réseau CanDance soutenu
par le Conseil des Arts du Canada.La diffusion de ce spectacle à l'Agora de la danse a été rendue possible grâce au programme Accueil de
spectacles étrangers du Conseil des arts et des lettres du Québec. Photo: MICHAEL SCHROEDER

L'AGORA DE LA DANSE

525-1500

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE

Admission 790-1245

MERCK FROSST
présente
**d'amour
et de danse**

UNE SOIRÉE DE DANSE
PRESTIGIEUSE POUR
LA LUTTE CONTRE LE SIDA

en collaboration avec

Bristol-Myers Squibb

Anik Bissonnette

Louis Robitaille

Les Ballets Jazz

de Montréal

Le Cirque du Soleil

Frankfurt Ballet

Les Grands Ballets

Canadiens de Montréal

Liza Kovacs

La La Human Steps

Montréal Danse

Sandy Silva de

La Bottine Souriante

le mercredi

24 MAI 2000

à 20 heures

www.tamouretdedanse.com

Commanditaires
supporteurs

En coproduction avec la Société du Centre Pierre-Péladeau

QUEBECOR INC.

acme

Centre Pierre-Péladeau

300, boul. de Maisonneuve Est

MÉTRO BERRI-UQAM

Salle Pierre-Mercure



BILLETTS 35\$ étudiants, 60\$ réguliers et 150\$ soirée gala

BILLETTERIE (514) 987-6919 (taxes et redevance incl.)

LE DEVOIR



La Maison Théâtre présente

**MATHIEU TROP COURT,
FRANÇOIS TROP LONG**

de Jean-Rock Gaudreault

Un spectacle de « Mathieu, François et les autres... »

Créé en coproduction avec le Théâtre français du Centre national
des Arts (Ottawa) et le festival Les Coups de Théâtre (Montréal)

Mise en scène : Jacinthe Potvin

Assistance à la mise en scène : Carol Clément

Scénographie : Stéphane Roy

Éclairages : Éric Champoux

Costumes : Ginette Grenier

Musique originale : Catherine Gadouas

Distribution : Louis-Martin Despa

Gabriel Sabourin

Du 9 au 21 mai 2000

Billets en vente

(514) 288-7211

ou 514 790-1245

1 800 361-4595



LE DEVOIR

514 790-1245
1 800 361-4595âge minimum recommandé
8
à 12 ansLa Maison
théâtre

1999-2000

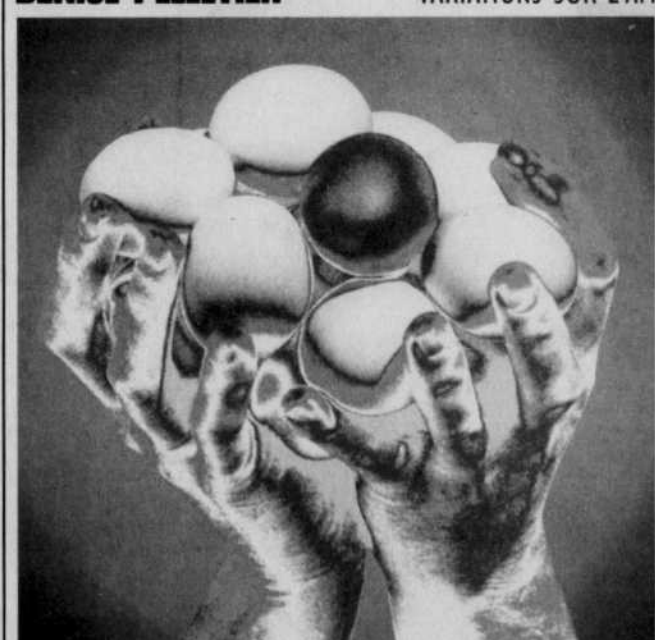
245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM
Métro Sherbrooke

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

SAISON 2000-2001

VARIATIONS SUR L'AMOUR

ET LA DISSIDENCE



LA REINE MORTE d'HENRY DE MONTHERLANT • mise en scène DENISE GUILBAULT
avec RENÉ GAGNON, NOÉMIE GODIN-VIGNEAU, ISABELLE ROY, HUGUES FRENETTE
et cinq autres comédiens

L'ÉCOLE DES FEMMES de MOLIÈRE • mise en scène ALAIN KNAPP
avec MARCEL SABOURIN, EVELYNE ROMPRÉ, SÉBASTIEN DELORME, ROBERT LALONDE
et quatre autres comédiens

L'AVENIR EST DANS LES ŒUFS précédé de
JACQUES OU LA SOUMISSION d'EUGÈNE IONESCO • mise en scène JACQUES LESSARD
avec STÉPHANE BRULOTTE, JACQUES GIRARD, GILLES PELLETIER, LOUISETTE DUSSAULT
et cinq autres comédiens

À QUELLE HEURE ON MEURT?

collage de MARTIN FAUCHER d'après l'œuvre de RÉJEAN DUCHARME
mise en scène GUY ALLOUCHERIE • une production du Théâtre du Trident

**ABONNEZ-VOUS ET OBTENEZ UNE RÉDUCTION
DE 25 % À 50 % SUR LE PRIX RÉGULIER!**

Hors série • **JE SUIS UN SAUMON** de et avec PHILIPPE AVRON
(tarif préférentiel offert exclusivement aux abonnés)

FRED BARRY CLASSIQUES ET INCLASSABLES

9 spectacles: de Marivaux à Prévert, de Dostoïevski à Messier...
(tarifs préférentiels disponibles jusqu'au 16 septembre)

ABONNEMENT ET BILLETTERIE: (514) 253-8974
Demandez notre brochure de saison!

LES ARTS

CINÉMA

Au pays de la post-prod

Confiants en leurs moyens, les entreprises montréalaises de post-production aimeraient bien profiter enfin du boum que connaît depuis les dernières années l'industrie québécoise du cinéma. Parties en quête du plus court chemin vers l'eldorado des grandes maisons de production américaines, elles risquent toutefois d'être obligées de faire d'abord un détour du côté des productions moins prestigieuses avant de se voir offrir leurs premières occasions de côtoyer les grands.

ÉRIC DESROSNIERS
LE DEVOIR

L'enjeu est de taille. Les rares productions canadiennes alliées aux productions télé et publicitaires locales, dont les budgets vont décroissant, ne suffisent pas à permettre le développement d'entreprises d'importance. Les budgets et les défis techniques apportés par les productions étrangères (essentiellement américaines) sont nécessaires pour permettre aux entreprises montréalaises d'acquiescer les moyens technologiques et l'expertise pour réaliser un produit de classe mondiale, qui leur attirera d'autres clients étrangers, qui leur permettra encore de croître, qui...

Plus d'une cinquantaine d'entreprises québécoises se spécialisent dans les différentes étapes de la production cinématographique qui suivent un tournage, comme le montage visuel et sonore, les effets spéciaux ou la postsynchro. De ce nombre, rares sont celles qui réussissent à convaincre les grandes productions américaines en tournage au Québec de leur confier une partie de leur travail de postproduction. «Il est beaucoup plus pratique pour elles de retourner faire ce travail-là à Los Angeles», constate le président de Film Québec, Stéphane Lestage. Les producteurs et les réalisateurs y vivent. Ils peuvent y retravailler chaque détail pendant des mois. Par contre, pour une série télé qui est tournée ici, il devient beaucoup plus intéressant de faire la postproduction sur place parce que tout s'y fait beaucoup plus rapidement», poursuit le porte-parole des fournisseurs de services, des artistes, des syndicats et des commissaires de l'industrie cinématographique québécoise.

Les occasions offertes

Le studio de son montréalais Modulation constitue un bon exemple de ce phénomène. Dans cette entreprise qui a pourtant été associée depuis une quinzaine d'années à pratiquement toutes les productions cinéma et télé d'importance au Québec, on fait pour le moment une croix sur ses chances de se voir un jour confier du travail par une grosse production américaine. «Nos chances sont meilleures auprès des producteurs indépendants basés dans l'est des États-Unis», constate le superviseur sonore de Modulation, Raymond Vermette. «À seulement une heure d'avion de New York, on représente pour eux des entreprises susceptibles de leur offrir une qualité de travail comparable aux grosses productions mais à des coûts moindres.»

Pour donner un coup de pouce aux entreprises d'ici, Film Québec, le Bureau d'accueil aux producteurs étrangers de la SODEC et le Bureau du cinéma et de la télévision de la Ville de Montréal ont organisé en mars dernier une mission commerciale directement auprès des grands studios de Los Angeles à bord d'une fastueuse roulotte appelée Québec On Wheels. L'initiative, qui visait à présenter Montréal comme un véritable centre de production plutôt qu'un simple lieu de tournage, a permis d'établir des contacts inespérés avec les principaux décideurs.

De l'avis de plusieurs, le principal avantage comparatif des entreprises

québécoises demeure le taux de change. Certains y ajoutent notre incontournable touche européenne pour les Américains, qui devient américaine avec les Européens. On note également les remarquables facultés d'écoute et d'ingéniosité acquises à force de travailler avec des contraintes financières serrées. La présence à Montréal d'entreprises phares dans le domaine des logiciels informatiques d'effets spéciaux, comme Sofimage et Discreet Logic, a certainement contribué à «mettre la ville sur la carte». Les grandes maisons américaines de production ont toutefois, jusqu'à présent, toujours fait une distinction entre ce talent reconnu pour mettre au point des outils informatiques et celui de s'en servir, qu'il reste à démontrer.

Aux entreprises de faire leur devoir

Stéphane Lestage estime qu'il revient désormais aux entreprises d'assurer leur propre promotion. «Les gouvernements ont été d'une aide précieuse pour lancer l'industrie. Mais ce

serait une erreur de tenir la suite pour acquise. Les clients américains sont exigeants. La compétition est forte. L'industrie devra commencer à se fixer des objectifs de croissance et de qualité et se donner les moyens d'en mesurer le degré d'atteinte.»

Le monde
des effets
spéciaux
est un petit
monde

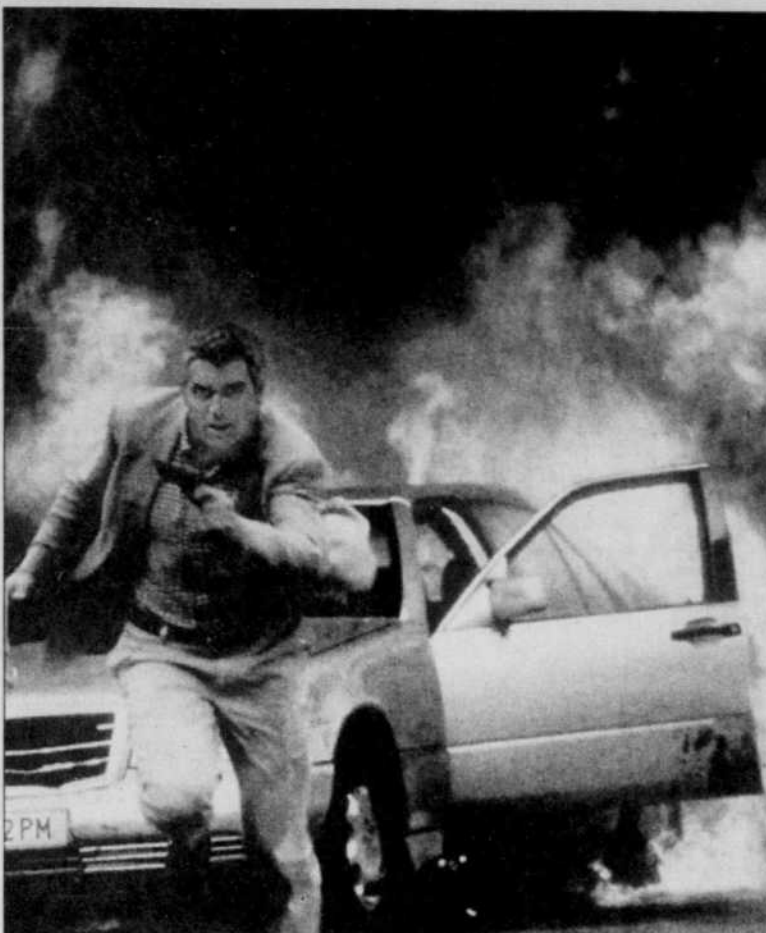
Hybride Technologies est citée partout en exemple. L'entreprise d'effets spéciaux d'une quarantaine d'employés, établie à Piedmont, dans les Laurentides, se révèle l'une des seules au Québec à avoir établi de véritables contacts avec les grandes maisons de production américaines. On trouve parmi ses dernières réalisations les effets spéciaux des films *Battlefield Earth*, mettant en vedette l'acteur John Travolta, *Art of War* avec Wesley Snipes et Donald Sutherland, et *Mimic* avec Mira Sorvino, mais aussi l'ouverture de la télé-série *Réseaux* et les publicités de la bière Molson Dry.

«Le monde des effets spéciaux est un petit monde», explique son président, Pierre Raymond. Il est extrêmement difficile de s'y tailler une place. On est habituellement jugé à la valeur du travail que l'on a fait pour d'autres films. C'est pourquoi il est tellement important de décrocher des premiers contrats de films américains.»

De plus en plus d'occasions de réaliser des contrats d'effets spéciaux pour les grandes compagnies américaines pourraient bien se présenter dans un proche avenir. «Montréal commence à se bâtir une réputation», note Pierre Raymond. Pour *Battlefield Earth*, le producteur avait entendu parler de nous mais a quand même fait le tour de tous nos concurrents à Montréal avant de nous choisir.»

Ce genre d'occasions comprend toutefois des risques. «Il faut être en mesure de livrer la marchandise», avertit Pierre Raymond, à l'instar de Stéphane Lestage, sinon, on risque de se brûler définitivement. Il y a, à Montréal, des contrats américains de postproduction dont on essaie encore de se remettre.»

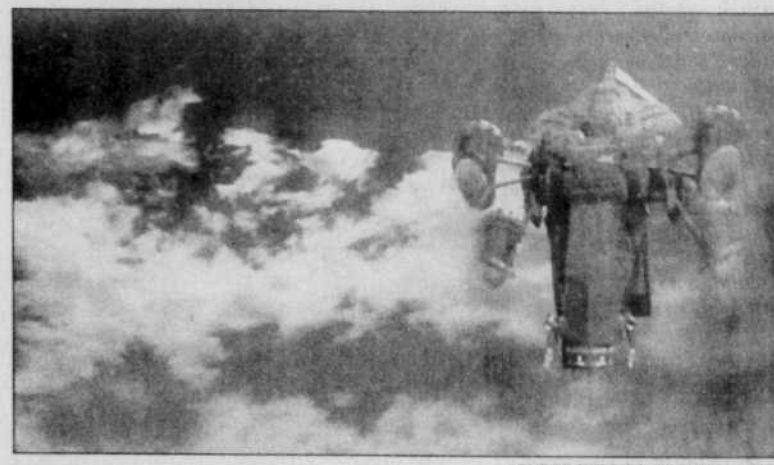
Malgré tous ses moyens et ses récents succès, Pierre Raymond préfère nourrir des ambitions modérées en se destinant à court terme à des contrats d'une valeur totale variant entre un et cinq millions. Il conclut: «Comme disait Claude Dubois: si tu veux que tes rêves se réalisent, commence à rêver à des choses réalisables!»



The Peacemaker, produit par les studios Dreamworks, comporte de multiples effets spéciaux.

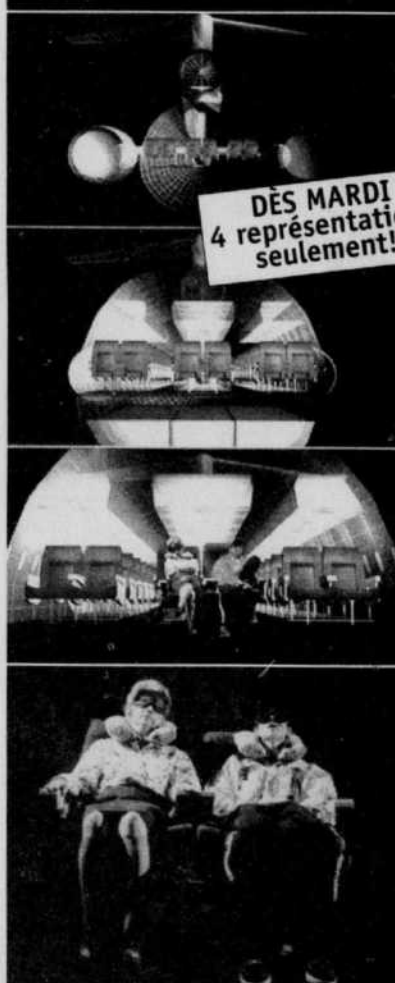


Une scène du film Mimic, avec Mira Sorvino.



Parmi ses dernières réalisations, Hybride Technologies compte les effets spéciaux de Battlefield Earth, mettant en vedette l'acteur John Travolta.

LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES
PRÉSENTE
THÉÂTRES DU MONDE



DÈS MARDI
4 représentations
seulement!

Jet Lag

ÉTATS-UNIS

DE THE BUILDERS
ASSOCIATION
ET DILLER+SCOFIDIO
MISE EN SCÈNE
MARIANNE WEEMS

23, 24, 25, 26 mai
à 20h30 à L'USINE C
1345, av. Lalonde

Articulée
300, de Maisonneuve E.
514.844.2172



En écho du spectacle

Assistez à la conférence JET LAG, A DISCUSSION
sur LE THÉÂTRE, L'ARCHITECTURE ET LES NOUVELLES TECHNOLOGIES
avec Elizabeth Diller et Marianne Weems
VENDREDI 26 MAI 17H, AU CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE (CCA)
1920, rue Baile

Entrée gratuite

SAISON 2000-2001
Côté cour Côté humain

Abonnements : 514.845.0267
www.rideauvert.qc.ca

GRACE GLORIA

DERNIÈRES SUPPLÉMENTAIRES !!

14, 15, 16 et 17 juin à 20 h

Tom Ziegler

Traduction : Michel Tremblay Mise en scène : Denise Filiatrault

Du 25 avril au 20 mai 2000

Linda Sorgini et Viola Léger



Une présentation de
BANQUE
NATIONALE

théâtre
du rideau
vert

Réervations : 514 844-1793

Assistance à la mise en scène : Carole Caouette
Concepteurs : Guy Neveu, Anne Duceppe,
Michel Beaulieu, Larsen Lupien, Jean-Marie Guay

Service de garderie le samedi
et le dimanche en matinée sur
réservation seulement
www.rideauvert.qc.ca

10 PREMIÈRES MONDIALES /
50 PREMIÈRES CANADIENNES
ET OUTAOUAISES

BILLETTS INDIVIDUELS (84 à 40\$)
LES MATEZ-TOUJOURS
MAINTIENANT DISPONIBLES!
S'ÉCOULENT RAPIDEMENT...

FESTIVAL DANSE CANADA
2000
9 - 17 JUIN

LA LA LA HUMAN STEPS,
DANCEMAKERS, JOSE NAVAS,
THE HOLY BODY TATTOO,
COMPAGNIE MARIE CHOUINARD,
LE BALLET NATIONAL DU
CANADA ET PLUS ENCORE!

DANCE
Festival
CANADA
DANSE

COMMANDEZ VOTRE
PASSEPORT DU FESTIVAL ET
SOYEZ AUX PREMIÈRES LOGES!
RÉSERVEZ-LE DÈS MAINTENANT:
BILLETTERIE DU CENTRE NATIONAL
DES ARTS (53, RUE ELGIN À
OTTAWA) OU EN TÉLÉPHONANT
À LA LIGNE INFO FESTIVAL

INFO-FESTIVAL
WWW.CANADADANCE.CA
613.947.7000, POSTE 601



CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE



Patrimoine
canadien
Canadian
Heritage



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts



CBC Television Ottawa



Radio-Canada
90.7 LE DEVOIR

OMNIBUS
le corps du théâtre

Présente Du 9 au 27 mai 20h30 (mardi au samedi)

Beautés
Divines

« Le plus important, de mon point de vue, c'est le corps humain.
Que ça, en fait. Le tissu humain. »
Sirius

De: Jean Asselin
Avec: Francine Alepin, Jean Asselin, Jean Boillard, Diane Dubeau, Kathleen-Elizabeth Fortin,
Juan Ibarra, Jacques E. Le Blanc, Marie Lefebvre, Alexandra Malbranc, Isabelle Thivierge
Scénographie: Catherine Granche Éclairages: Jean-Charles Martel Costumes: Caroline Mercier Régie: Robert Labar

espace libre
1945 Fullum,
Métro Frontenac

Admission : 17 \$ Étudiants : 14\$
Réservations : 521-4191

Les enfants de l'ecstasy

HUMAN TRAFFIC

Réalisation et scénario: Justin Kerrigan. Avec John Simm, Lorraine Pilkington, Shaun Parkes, Nicola Reynolds, Danny Dyer, Dean Davies. Image: David Bennett. Montage: Patrick Moore. Musique: Roberto Mello, Mathew Herbert. Royaume-Uni-Irlande, 1999, 85 minutes. Cinéplex-Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Bien des parents se demandent quelle mouche a piqué leurs adolescents lorsqu'ils ne peuvent pas se défaire de leur tête d'enterrement du lundi au vendredi et, au lendemain d'une soirée très agitée, sont tout simplement captives par les péripéties des *Teletubbies*. Une partie de la réponse se



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM
Une scène de *Human Traffic*.

trouve dans *Human Traffic* de Justin Kerrigan, un jeune réalisateur anglais qui n'a pas cherché très loin ni très longtemps pour trouver son inspiration: friand de la «culture club» et ayant

sûrement passé plus de temps dans les bars qu'à la maison, Kerrigan décrit un milieu qu'il connaît très bien et qui, visiblement, le fascine toujours.

A peine moins maniéré et survolté que *Trainspotting* de Danny Boyle, *Human Traffic* ne présente pas une galerie de toxicomanes irrécupérables mais plutôt cinq jeunes qui, comme bien des gens de leur âge, attendent que le temps passe en le tuant de toutes les façons, et pas des plus originales. Pour cette bande qui ne se distingue surtout pas par la profondeur et l'originalité de leur pensée (quoique sous l'effet des drogues...), question de fuir un milieu familial étouffant ou des boulots sans intérêt et mal payés, ils ne rêvent que de s'éclater dans les bars et de laisser leur existence minable au vestiaire. Le vendredi soir marque l'heure de la délivrance, et pendant deux jours, ils vivront littéralement dans une autre galaxie, en état second.

Se donnant parfois les allures d'un suspense alors qu'il ne s'y passe pas grand-chose, *Human Traffic* met surtout en relief, sur un mode ultraléger, le désarroi des enfants de l'ecstasy. Ceux-ci sont préoccupés, comme Jip (John Simm), par leurs problèmes d'érection ou, comme Moff (Danny Dyer), vendent de la drogue même si leur père est policier et, sous l'influence d'une quelconque substance, peuvent dissenter pendant des heures sur *Star Wars*. Lulu (Lorraine Pilkington) et Nina (Nicola Reynolds) préfèrent donner leur opinion sur tout et plus souvent sur rien, mais cette dernière n'en a pas toujours la chance, parfois excédée par les crises de jalousie de Koop (Shaun Parkes), lui qui passe son temps derrière une table tournante.

Si Kerrigan fait partie intégrante de cet univers où les nuits sont parfois très longues, il est aussi de ces jeunes réalisateurs qui s'abreuvant à toutes les influences cinématographiques (ça va d'*Annie Hall* à *Lock, Stock and Two Smoking Barrels* en passant bien sûr par *Trainspotting*) pour composer une œuvre pas toujours originale et souvent même racoleuse. Le rythme de *Human Traffic* épouse bien sûr celui de la musique techno et son esthétique y est parfois marquée de curieuses visions hallucinogènes qui, si elles n'apportent rien de plus à cet hymne pétaradant à la superficialité, ont tout de même le mérite de faire sourire.

Fort habile, ce Kerrigan, puisque même ceux qui pourraient se sentir exclus d'un tel univers y trouveront matière à rigolade ou à réflexion même si, sur ce terrain, il ne faut pas se montrer trop exigeant. Les parents y sont une fois de plus dépassés par la situation ou préoccupés par autre chose que leur progéniture (la mère de Jip est une prostituée qui reçoit ses clients à la maison familiale) et on y lance quelques flèches empoisonnées à une culture que ces jeunes considèrent comme préhistorique («*Sting isn't dead... but he should be!*»).

Porté par de jeunes acteurs talentueux, énergiques et qui n'ont pas du tout l'air dépayés, multipliant les effets et les bonnes blagues pour ne jamais s'y ennuyer, *Human Traffic* n'a rien du grand portrait de génération et tout d'une image croquée sur le vif, habilement trafiquée et pas tout à fait dépourvue d'espoir et de naïveté. Je n'en espérerais pas tant.



Danny DeVito et Peter Facinelli dans *The Big Kahuna*, de John Swanbeck.

Long voyage d'affaires au bout de la nuit

THE BIG KAHUNA

Réalisation: John Swanbeck. Scénario: Roger Rueff, d'après sa pièce *Hospitality Suite*. Avec Kevin Spacey, Danny DeVito, Peter Facinelli. Image: Anastas Michos. Montage: Peggy Davis. Musique: Christopher Young. États-Unis, 1999, 90 minutes. Cinéplex-Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Le décor n'a vraiment rien d'inspirant, et pourtant, cette suite sans âme ni élégance sera le théâtre d'une cinglante joute verbale entre trois hommes n'ayant en commun que leur employeur. Dans cet hôtel semblable à des milliers d'autres, au cœur d'une petite ville du Midwest, ils s'enverront par la tête quelques vérités et bien des vacheries parce que rien ne fonctionne comme ils l'auraient souhaité.

The Big Kahuna, c'est avant tout l'adaptation d'une pièce de théâtre de Roger Rueff, *Hospitality Suite*, et entre les mains de John Swanbeck, metteur en scène signant ici sa première réalisation pour le cinéma, rien n'est fait pour en gommer les origines, illustrer exagérément les dialogues ou dynamiser une scène en déplaçant la caméra un peu partout. Filmé très simplement avec un budget plus que limité, le film possède suffisamment de bonnes cartes dans son jeu pour en faire un objet capable de piquer la curiosité. Bénéficiant de l'aura oscarisée de Kevin Spacey, qui en est aussi le producteur, *The Big Kahuna* met aussi en vedette un Danny DeVito étonnant de sobriété et de justesse dans un univers qui n'est pas sans rappeler celui, en plus cruel, de David Mamet dans *Glengarry Glen Ross*.

On évoque d'ailleurs souvent le souvenir de cette pièce, ainsi que *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller,

pour décrire l'ambition de Rueff à égratigner le rêve américain et montrer ceux qui ne pourront jamais y accéder parce que faibles, minables, trop idéalistes ou pas assez ambitieux. Ces qualificatifs décrivent bien le cynique Larry (Spacey), le résigné Phil (DeVito) et une nouvelle recrue embourbée dans ses principes religieux, Bob (Peter Facinelli). Ils ne sont pas à Wichita, Kansas, pour s'amuser (serait-ce possible?) mais à titre de représentants d'une grande compagnie, ils se doivent de faire bonne impression et tiennent surtout à attraper dans leurs filets un important client, un dénommé Fuller (le fameux «Big Kahuna», que l'on ne verra que de loin, de dos ou de profil). La chasse connaît bien des ratés et cet échec, dont Larry anticipe les pires conséquences, cristallisera les positions de chacun, dont celles de Bob, un baptiste trop convaincu pour nuancer son discours dogmatique.

L'action se déroule le temps d'une

soirée mouvementée et d'une nuit trop longue, reposant sur des dialogues abondants, parfois chargés d'ironie et souvent incisifs, où les meilleurs répliques sont réservées à Larry («*I don't smoke, you don't drink, and Bob here wouldn't think about lust after another woman. Between the three of us, we're practically Jesus*»). Semblant d'une banalité apparente, comme on le retrouve abondamment dans la dramaturgie américaine, on ne fait que mieux révéler le vide d'une société obsédée par la réussite à tout prix et minée dans ses certitudes. Le «drame» n'est qu'un accessoire et sert surtout de prétexte à confronter trois hommes aux valeurs différentes, Larry carburant au mépris et à la médisance pour former Bob, trop angélique à son goût, tandis que Phil préfère lire *Penthouse* dans son coin.

The Big Kahuna évoque bien sûr quelques grands thèmes bien actuels (le culte de la performance et le fanatisme religieux) sans pour autant le faire avec toute la profondeur auquel on pourrait s'attendre, comme s'il ne s'agissait que du prélude à une véritable confrontation qui ne viendra jamais. On reste d'ailleurs volontairement ambigu sur l'impact qu'aura cette tumultueuse prise de bec sur la vie de ces trois personnages ainsi que sur leurs futures relations comme collègues de travail.

Coincé dans le rôle ingrat du jeune naïf qui doit tout apprendre, Peter Facinelli réussit tout de même à s'imposer face à Spacey et DeVito. Mais ce n'est guère surprenant d'être surtout fasciné par ces deux acteurs très différents, et pas que physiquement, s'affrontant avec conviction et virtuosité dans un film aux ambitions modestes mais où le réalisateur, qui a peut-être sacrifié bien des artifices, ne s'est jamais fait économiser d'intelligence et de sensibilité.



SOURCE FILMS LIONS GATE
Kevin Spacey dans *The Big Kahuna*.

Une création du THÉÂTRE Ô PARLEUR
en coproduction avec le THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

LITTORAL

une idée originale de Isabelle Leblanc et Wajdi Mouawad
Texte et mise en scène de Wajdi Mouawad
De retour à Montréal pour sa 100^e représentation!
Du 23 mai au 3 juin 2000
THÉÂTRE LA LICORNE > 514.523.2246
4559, avenue Papineau, à Montréal
Du 6 au 17 juin 2000
L'AGORA DE LA DANSE > 514.525.1500
840, rue Cherrier, à Montréal

Distribution

- DAVID BOUTIN
- MAKON BRUNELLE
- PASCAL CONTAMINE
- CLAUDE DESPINS
- DEMIS GRAVEREAUX
- MIRO
- STEVE LAPIANTE
- ISABELLE LEBLANC

Scénographie et costumes

- CHARLOTTE ROUEAU

Musique originale

- BERNARD POIRIER

Éclairages

- NICHEL BEAULIEU

LES COUPS DE THÉÂTRE

RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL DE THÉÂTRE JEUNE PUBLIC

Belgique • Chili • Danemark • France • Japon • Pays-Bas • Suède • Suisse • Canada • Québec

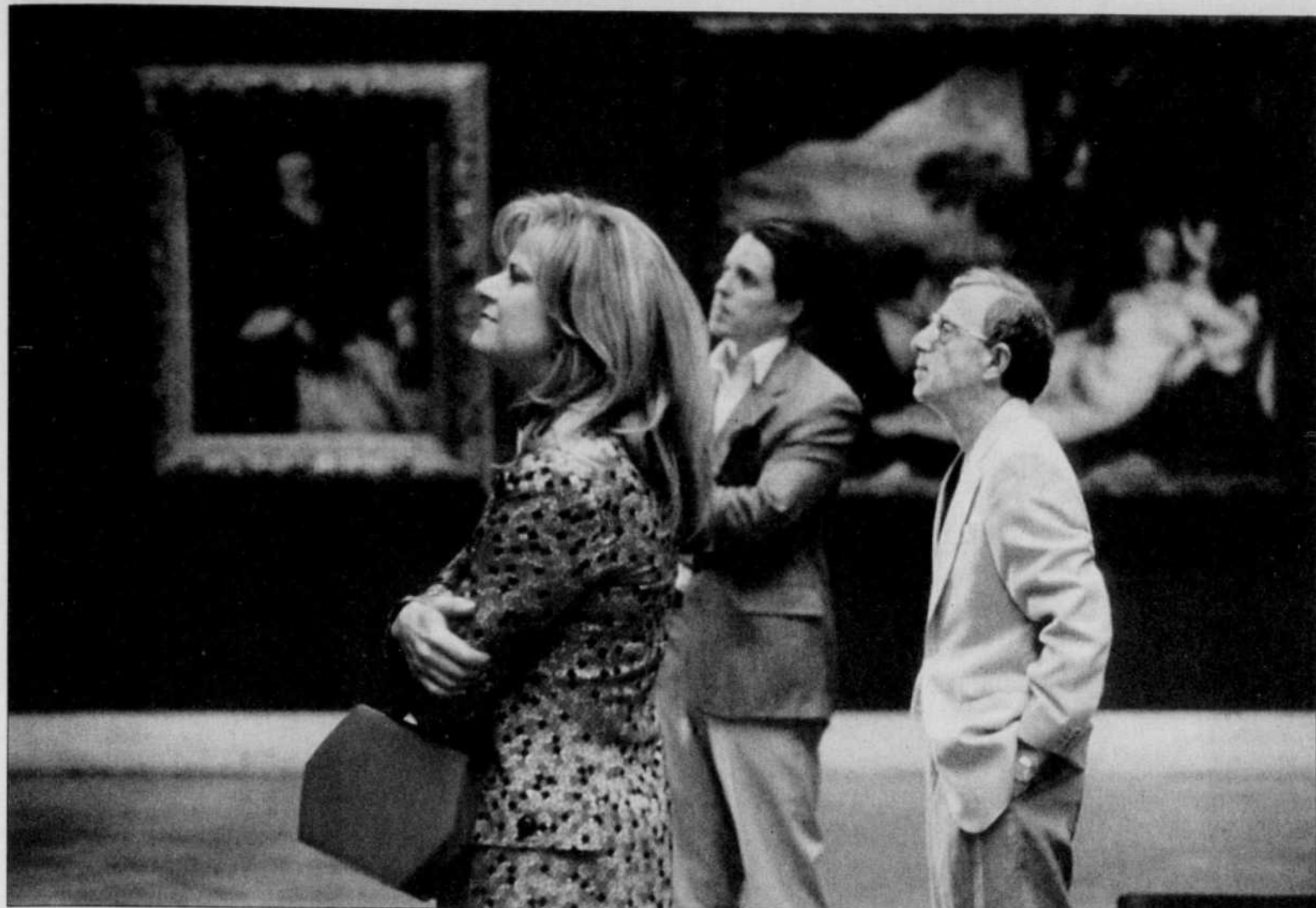
Du 28 mai au 6 juin 2000

Billetterie : (514) 521-4493, du mardi au samedi de 12h00 à 18h00
Informations : (514) 499-2929 Tarifs spéciaux disponibles pour matinées scolaires
www.coupsdetheatre.com

©Hitomi-za

LES ARTS

CINÉMA

Tracey Ullmann, Hugh Grant et Woody Allen le comédien dans le dernier opus de Woody le cinéaste, *Small Time Crooks*.

DREAMWORKS PICTURES

Une carrière pornographique

THE GIRL NEXT DOOR

Réalisation et scénario: Christine Fugate. Avec Stacey Valentine. Montage: Kate Amend, Christine Fugate. Musique: Dennis M. Hannigan. États-Unis, 1999, 82 minutes. Cinéma du Parc.

ANDRÉ LAVOIE

Stacey Valentine s'appelle en réalité Stacey Baker. Il n'y a d'ailleurs pas que son nom à avoir fait l'objet d'une légère transformation. Liposuccions, implants mammaires, injections pour grossir ses lèvres, cette star du cinéma porno a moins les attributs de la pin-up que de la mutante, déclarant avoir de la difficulté à se reconnaître devant un miroir tant les changements sont profonds et parfaitement visibles.

C'est une des nombreuses confessions que Stacey Valentine livre avec candeur à la documentariste Christine Fugate pour les besoins de son film, *The Girl Next Door*. On y fait la connaissance d'une femme qui nous avoue d'emblée qu'il faut se donner corps et âme (on s'en doutait un peu) pour faire carrière dans le cinéma porno. Ceux qui ne sont qu'attirés par l'argent peuvent, littéralement, aller se rhabiller; Stacey, elle, en plus de gagner près de 2000 \$ par jour de tournage et qui compte plus de 50 films à son palmarès, débarque sur les plateaux avec le cœur à l'ouvrage, ne compte pas ses heures ni ne boude son plaisir.

D'après elle, il n'y a absolument rien de dégradant à être payé pour faire ce que l'on aime, surtout s'il s'agit de le faire dans des lieux paradisiaques avec des Adonis que l'on jurerait lobotomisés. C'est ce rêve californien qu'a choisi la jeune épouse modèle de l'Oklahoma, qui commençait à en avoir ras le bol de son mari et de sa petite vie bien rangée. Aujourd'hui encore, le mari en question doit regretter d'avoir poussé Stacey à participer à un concours de photos érotiques pour se retrouver ensuite dans *Hustler*. Il n'en fallait pas plus à la blonde incendiaire pour tout laisser derrière elle et tenter sa chance à Hollywood.

Ayant suivi pendant deux ans celle qui obtiendra le prix de la Best American Starlet dans le cadre des Hot d'Or à

Cannes en 1998, Christine Fugate réussit, sans se faire envahissante ou omniprésente, à fissurer la trop belle assurance de cette pseudo-actrice en éternelle représentation et incapable d'être simplement elle-même. Car derrière ses tenues légères et un sourire de calendrier sur papier glacé se camoufle, assez mal d'ailleurs, une femme mal dans sa peau, fière de ne faire confiance à personne et ayant parfois des réflexions assez simplistes, pour ne pas dire idiotes («If I'm horny, I go to work. If I want affection, I've got my cat.»).

Ce qui est fascinant dans *The Girl Next Door*, c'est d'abord les multiples contradictions de ce personnage qui prend les fantasmes de ses admirateurs pour en faire une réalité bas de gamme, mais surtout le portrait pitoyable d'une industrie qui a au moins le mérite de ne pas avoir de véritables prétentions artistiques. Malheureusement, ce haut-lieu des apparences fabriquées où sévit la dictature du mauvais goût n'est pas sans affecter les humeurs et les valeurs de ceux qui en sont à la fois les piliers et les victimes. C'est d'ailleurs ce que tente de démontrer Fugate en filmant Stacey avec Julian, un partenaire de tournage devenu son amant. Lui-même n'arrive plus très bien à faire la différence entre la femme et la star du porno; la principale intéressée a bien du mal à s'en défendre.

On sera sans doute tout aussi hébété de la vie pas tout à fait catholique de Stacey que le sont sa mère, son beau-père et une amie d'enfance, eux qui ne cachent pas leur affection pour elle mais qui ont un peu de mal à comprendre ses choix. La vedette apparaît sensible à leurs arguments mais ça lui en prendra davantage (le départ de Julian, des trophées et des distinctions qui lui échappent) pour être ébranlée tout en ne gâchant pas trop son maquillage. Celle qui fut une jeune fille agressée sexuellement par son père, une épouse rangée insatisfaite de son mariage et maintenant un corps charcuté de partout par les chirurgiens esthétiques n'a visiblement pas encore donné son dernier baiser ni poussé son plus profond soupir languoureux. C'est peut-être à cet ultime moment que devant Christine Fugate elle osera se mettre totalement à nu. Cinquante films plus tard...

Un Woody tout frais, tout bon!

SMALL TIME CROOKS

Écrit et réalisé par Woody Allen. Avec Woody Allen, Tracey Ullmann, Elaine May, Hugh Grant, Elaine Stritch, Michael Rapaport, Jon Lovitz, Tony Darrow, George Grizzard. Image: Fei Zhao. États-Unis, 2000, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

Woody remisant Allen pour retourner à ses racines? Ben voyons! C'est pourtant le constat que nous oblige à faire *Small Time Crooks*, comédie en mode mineur, spontanée et artisanale, drôle et farouchement juive, que nous offre l'ex-stand-up comme un bouquet printanier, lui d'ordinaire fidèle à ses rendez-vous d'automne.

Il y a du *Bananas* et du *Prends l'oseille et tire-toi* dans ce screwball vitaminé, porté par un Woody-l'acteur en grande forme qui renoue avec ses personnages de *nobody* de naguère. Il incarne ici un truand sans envergure, objet continuel des moqueries de son épouse manucure (Tracey Ullmann), qu'il réussit néanmoins à entraîner dans une *gimmick* impliquant la location d'un commerce situé face à une banque que lui et ses compères (Jon Lovitz, Tony Darrow, Michael Rapaport, George Grizzard) entendent dévaliser en creusant un tunnel. Or voilà que pour écarter les soupçons elle fait de ce commerce une biscuiterie qui devient, du jour au lendemain, une véritable mine d'or. Leur empire champignon sera bien entendu secoué par leur propre incompétence à le gérer, mais aussi par la rapacité de la haute société new-yorkaise, pressée d'intégrer ces *hillbillies* urbains parmi ses rangs de donateurs. Tandis que monsieur, nostalgique des simples spa-

ghettis *meatball* d'hier, retourne à ses projets de vol à la petite semaine avec la complicité de sa belle-sœur idiote (Elaine May), madame se fait courtiser par un Pygmalion aux dents longues (Hugh Grant).

Pour sa seconde contribution à l'œuvre allenienne (après le récent *Sweet and Lowdown*), le directeur photo chinois Fei Zhao (*Épouses et concubines*, *L'Empereur et l'assassin*) compose par l'image un chaos organisé autour des figures d'Allen et Ullmann, qui se partagent l'écran avec une étonnante harmonie. La comédienne et le cinéaste sont tous deux issus du milieu de la télévision, et ça paraît: en témoignent leur sens du *punch line* et leur capacité à prolonger l'existence, au delà de leur présentation, de personnages dessinés à la ligne claire, qui remplissent les vides d'un scénario-prétexte, somme toute peu abouti.

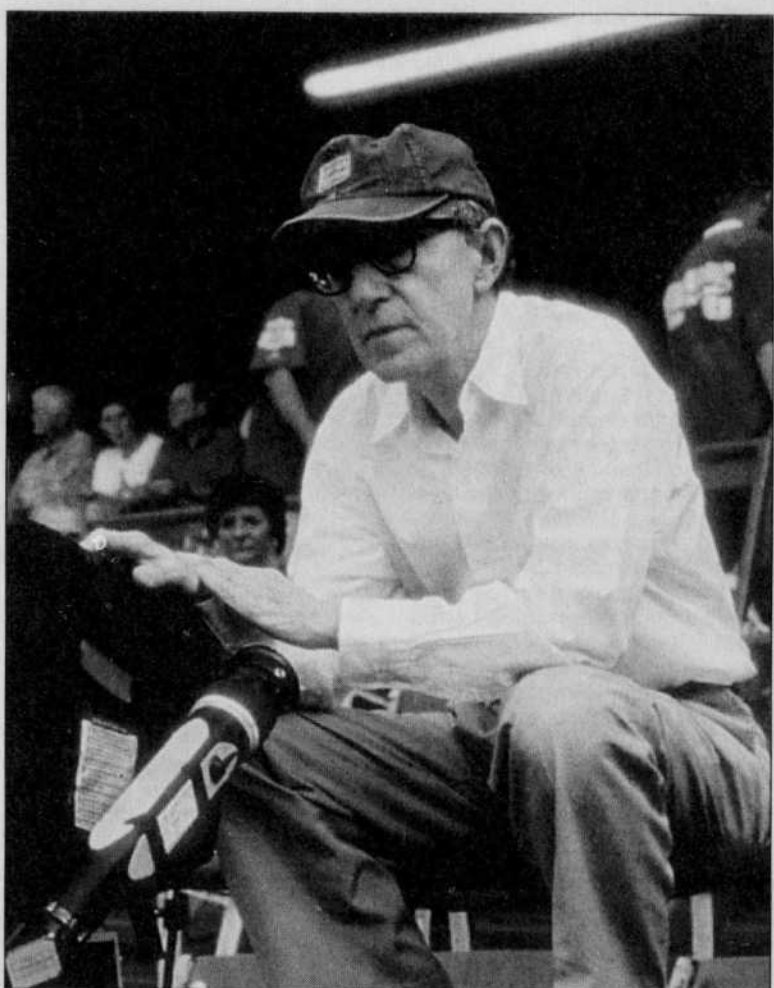
Small Time Crooks marque donc un retour pour Allen à la simplicité et l'effervescence comique de son cinéma d'antan, avec moult clins d'œil attendris, notamment du côté de *My Fair Lady*, *Beverly Hillsbillies* et *Absolutely Fabulous*. Or il reste que, sous ses allures de vaudeville cacophonique, le film formule une réflexion sur le sens du bonheur, la richesse intérieure et le besoin de désirer, qui dépasse la simple formulation bédésèque.

Le film permet d'autre part au cinéaste de renouer avec les petites équipes d'acteurs initiés ou voisins de son cinéma (Michael Rapaport, Elaine May, Elaine Stritch, etc.) et de rompre, du même coup, avec les défilés mondains desséchés auxquels il avait tenté de nous habituer, en vain, depuis *Everyone Says I Love You*.

Ce changement de cap survient à un moment où Woody Allen renégocie son image et amorce sa future

production sous une nouvelle bannière, celle de Dreamworks, une nouvelle major hollywoodienne (voir autre texte dans *L'Agenda*). Or, maintenant qu'on sait Woody capable de renouer

avec son cinéma de la première heure, reste à savoir si Allen saura, sous cette nouvelle égide, retrouver la rigueur qui caractérise son cinéma de la deuxième.

Woody Allen durant le tournage de *Small Time Crooks*.

DREAMWORKS PICTURES

Le cinéma

Pour l'horaire complet, consultez

L'Agenda

LE DEVOIR

3536, boul. St-Laurent
Billetterie: (514) 847-2206

Un récit historique de Jean-Claude Labrecque

LA DOUCE FOLIE D'UN MULTIMILLIONNAIRE UTOPISTE

«Anticosti... est un puissant hommage aux paysages à couper le souffle de l'île, et à ces pionniers dont il ne resterait aucune trace si des cinéastes tels que Labrecque ne s'y étaient pas intéressés.»

Éric Fourlanty, Voir

«Le temps et le lieu nous transperce jusqu'aux os. Émond sait pénétrer cette mémoire poussiéreuse, celle qui s'évapore sans qu'on sache trop pourquoi, pour des raisons économiques, sociales.»

Denis Côté, Ici

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU DE SAINT-DENIS

Le temps et le lieu

un film de Bernard Émond

PROGRAMME DOUBLE à 15 h et 19 h 05

AU CINÉMA PARALLÈLE À EX-CENTRIS

• Anticosti • Le temps et le lieu
Du 12 mai au 25 mai

eCentris 3536, boul. St-Laurent
Billetterie: (514) 847-2206

CINÉMA PARALLÈLE

LIBRE

com

«MERVEILLEUX! DEUX FOIS BRAVO!»
- Roger Ebert, ROGER EBERT AND THE MOVIES

«Un film absolument délicieux! Rien ne peut décrire la surprise que m'a causée ce film!»
- Andrew Sarris, NEW YORK OBSERVER

«UNE COMÉDIE DÉBRIDÉE!»
- Peter Travers, ROLLING STONE

de ma

la chance vie

mettant en vedette Rachel Griffiths

version française de M. Bayssol

Blackwatch DISTRIBUTION

A L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN BROUSSARD LAVAL (Galerie)

VERBON ORIGINALE ANGLAISE

FAUBOURG CAVENISH (Midi)

www.sonyclassics.com

GAGNANT OSCAR MEILLEUR FILM ÉTRANGER (GAGNANT DE 26 PRIX INTERNATIONAUX)

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»
- TIM ROBBINS

Un film de PEDRO ALMODÓVAR

TOUT SUR MA MÈRE

Blackwatch DISTRIBUTION

A L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE

QUARTIER LATIN

TOUS LES JOURS: 13h15 - 16h15 - 18h45 - 21h10

www.sonyclassics.com

«UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE!»
- National Board of Review

★★★★★!

UNE ŒUVRE SPECTACULAIRE!

Tellement grandiose... on peut le comparer à Kurosawa, Eisenstein et David Lean.

- Michael Wilmington, CHICAGO TRIBUNE

«GONG LI, UNE AUTRE PERFORMANCE ÉBLOUISSANTE!»
- Janet Maslin, THE NEW YORK TIMES

COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES

L'Empereur et l'Assassin

Un film de Chen Kaige

Blackwatch DISTRIBUTION

SON DIGITAL

SONY PICTURES CLASSICS

13 ANS+ Dès le vendredi 26 mai!

Sélection officielle / Festival de Sundance / Berlin / Cannes

RAY WINSTONE LARA BELMONT FREDDIE CUNLIFFE TILDA SWINTON

the War Zone

Blackwatch DISTRIBUTION

exCentris Un film réalisé par Tim Roth

16 ANS+ Version originale anglaise sous-titres français
Tous les jours: 14h00 - 16h20 - 19h00 - 21h20

eCentris 3536, boul. St-Laurent
Billetterie: (514) 847-2206

www.warzone-themovie.com

La liberté retrouvée des Cowboy Junkies

À travers les années, le groupe a essuyé plusieurs critiques du milieu musical, mais les membres ont toujours défendu leur liberté avec virulence

Après 15 ans d'existence, le groupe canadien Cowboy Junkies s'est retrouvé à la croisée des chemins. Mis de côté lors de la fusion de sa compagnie de disques l'an dernier, le clan Timmins a décidé de revenir à ses amours et de produire sa propre musique. Un album et trois tournées plus tard, les Junkies ne regrettent rien. Liberté retrouvée. Entrevue avec la chanteuse Margo Timmins. Rencontre avec la fougue folk.

VALÉRIE DUFOUR
LE DEVOIR

Écouter la musique lascive des Cowboy Junkies, c'est un peu comme relire son bouquin préféré. À peine les premières notes entamées, la voix éthérée de Margo Timmins nous transporte dans un univers unique, quelque part entre la mélancolie et l'extase.

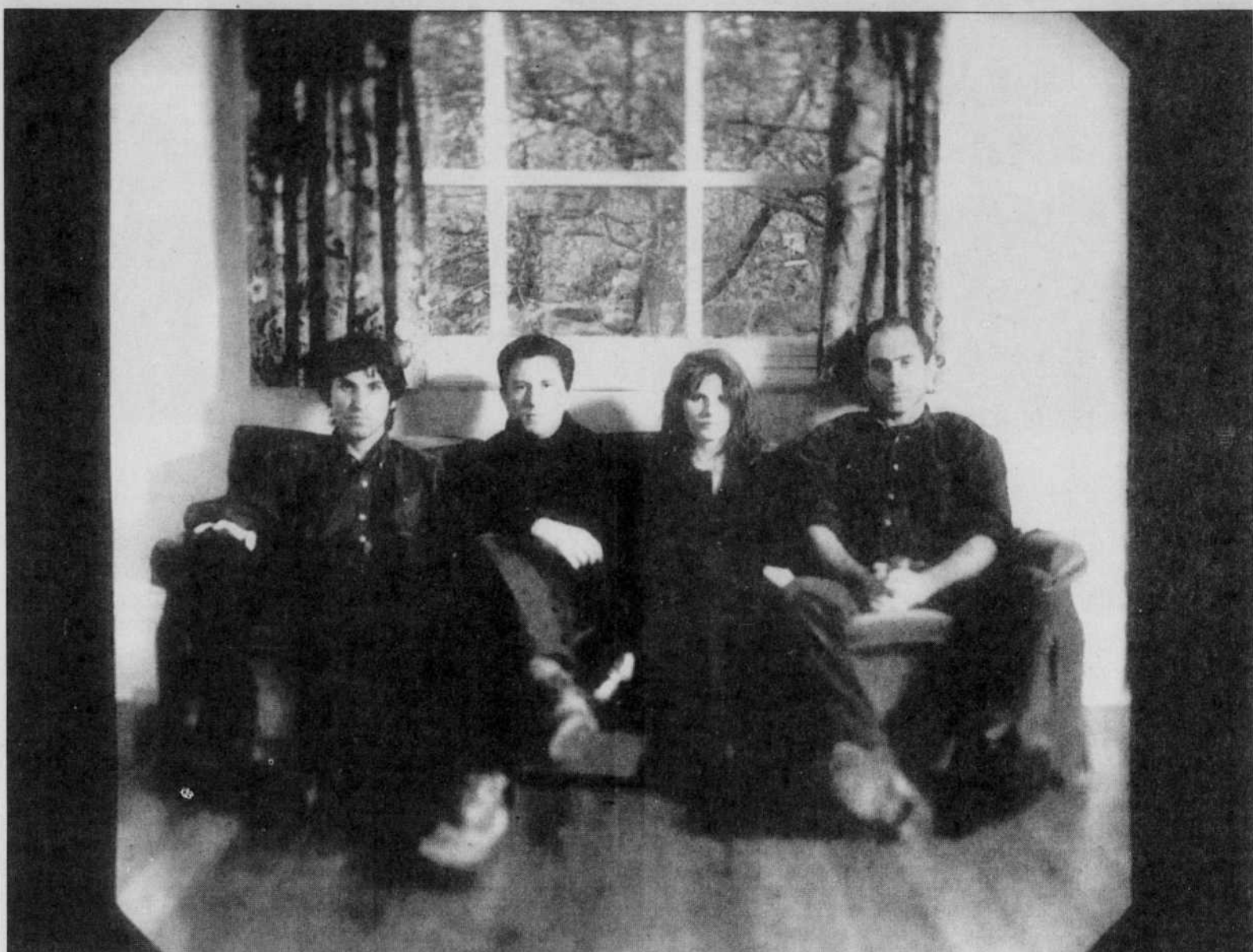
L'histoire des Cowboy Junkies est saine et honnête, à l'image de ses membres. Le groupe a à son actif huit albums, dont trois sous sa propre étiquette. Succès tranquille, il n'a jamais démolé les palmarès ou rempli à répétition de vastes salles. Malgré tout, le son original du groupe a su se frayer un chemin vers le public. Et ce public est fidèle.

«Je ne sais pas ce qui explique notre popularité. Je crois qu'une des raisons, c'est que nous n'avons jamais eu un gros succès», lance avec entrain Margo Timmins à l'autre bout du fil, depuis sa ferme en Ontario. «Un de nos buts en tant que groupe était de survivre, de faire ce que nous avions

envie de faire comme musique et surtout de ne pas laisser la pression extérieure nous détruire. Et nous avons réussi à le faire parce qu'il n'y a pas eu beaucoup de pression et parce que, lorsqu'il y en a eu, comme avec notre compagnie de disques l'an dernier, nous sommes partis.»

Mais les Junkies, c'est également et surtout une affaire de famille. Margo, Michael et Peter Timmins forment le noyau musical. Le quatuor est complété par Alan Anton, un ami du clan. «Nous avons toujours été conscients qu'il y avait une autre partie de notre vie que les Cowboy Junkies, et c'est la famille, raconte la chanteuse. Nous avons trois autres frères et sœurs et nous savons que si nous commençons à nous détester, nous allons ruiner la relation de tout le monde. [...] Je crois aussi que nous nous entendons bien parce qu'aucun d'entre nous n'a un gros ego. Il n'y a pas de star parmi nous. Personne ne gagne plus d'argent qu'un autre, nous séparons tout également.»

Le dernier-né des Cowboy Junkies est bizarrement arrivé sur les



RUSSELL MONK

L'histoire des Cowboy Junkies est saine et honnête, à l'image de ses membres: Michael Timmins, Alan Anton, Margo Timmins et Peter Timmins.

tablettes des magasins à l'autonne. *Rarities, B-sides and Slow, Sad Waltzes* a d'abord été lancé pour les fans par le site Internet du groupe. Devant l'afflux de demandes, le groupe a finalement décidé de le distribuer en magasin. Le disque comprend 11 chansons orphelines, des œuvres que le groupe avait laissées de côté avec les années. «J'étais nerveuse avant la sortie de l'album, avoue Margo Timmins. J'avais peur à cause de la grande disparité des chansons, mais pour une raison inexplicable, elles vont bien ensemble. Et le résultat est presque un pèlerinage! Quand j'écoute l'album, j'écoute mon passé. C'est un peu mon journal intime à travers notre histoire musicale.»

Cet album marque surtout le retour du groupe à ses racines. La troupe canadienne avait en effet produit ses deux premiers albums sous sa bannière Latent Recordings: *Whites* (1986) et l'album fétiche *The Trinity Session* (1987), enregistré avec un seul microphone en une journée pour 250 \$ dans l'église torontoise Holy Trinity. «C'est fantas-

tique de produire nos disques de nouveau, mais c'est beaucoup de travail, confie Margo Timmins. Je travaille plus fort qu'avant [rires]... mais nous avons le contrôle absolu du produit et c'est ce qui est formidable. Il n'y a plus de frustration ou de déception. Si quelque chose fonctionne mal, c'est de notre faute et pas parce qu'une compagnie de disques a mal fait le boulot ou l'a négligé.»

Demain, la valse printanière des Junkies fera quelques pas en sol mont-réalais. «Jouer devant un public, c'est la vraie magie de la musique. Pour moi, cela reste un mystère. Quand tu montes sur scène avec sept autres personnes et que tu réussis à faire un bon spectacle, et cela n'arrive pas toujours, tu te sens littéralement transporté.» Contrairement au studio, on ne peut pas tricher, ajoute-t-elle.

De son propre aveu, Margo Timmins n'a jamais voulu chanter, n'a

jamais désiré être musicienne. C'est devant l'insistance de son frère Michael qu'elle a finalement pré-

Ce dimanche, la valse printanière des Junkies fera quelques pas en sol mont-réalais

té sa voix au groupe en 1985. «Ce que j'aime le mieux quand je chante, c'est la façon dont je me sens quand je réussis à bien interpréter une chanson. Je me sens douée, je sens que j'ai fait quelque chose de très bien. Et je ne crois pas qu'on ait ce sentiment très souvent dans notre vie. J'ai des amies qui ont eu des enfants et qui m'ont dit avoir ressenti la même chose à l'accouchement. Et je crois que c'est ce que je ressens moi aussi. Je n'ai pas de doute, je ne fais pas d'autocritique. Je me sens vraiment belle. Je me fous de mon poids et de tout le reste. Cela ne dure pas très longtemps, mais à ce moment, je suis envahie par la beauté.»

Et la chanteuse tient mordicus à entretenir des liens directs avec ses fans. Depuis plusieurs années, elle

rencontre le public après ses spectacles. «Les tournées se ressemblent parce que tu te déplaces constamment. Je me sentais déconnectée des gens et je n'aimais pas ce sentiment. Alors j'ai commencé à aller parler aux spectateurs. [...] Ça garde la relation avec nos fans très humaine et ça fait du bien parce que, sur la route, nous n'avons pas notre famille et nos amis avec nous.»

À travers les années, le groupe a essuyé plusieurs critiques du milieu musical, mais les Junkies ont toujours défendu leur liberté avec virulence. «Nous n'avons jamais laissé personne nous influencer. Certains nous disent que nous serions millionnaires aujourd'hui si avions écouté leur avis, et c'est peut-être vrai. Mais je peux honnêtement vous dire que si j'écoute chaque chanson de chacun de nos albums, il n'y a rien dont je suis gênée ou que je souhaiterais effacer.» Nous non plus.

Les Cowboy Junkies seront en spectacle demain au Spectrum de Montréal et lundi au Festival des tulipes d'Ottawa.

Rétro2000 CinéUdeM



Spectrum

25 mai 20h00
6^e pré-vente 8^e porte

DUTOIT HINDEMITH Kammermusik : l'intégrale

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Péladeau

8 concertos de chambre de Paul Hindemith
Avec la participation de musiciens de l'Orchestre symphonique de Montréal
Sous la direction de Charles Dutoit

L'intégrale présentée en 2 concerts

Matinée - 15 h

Kammermusik no 1, op. 24 no 1
Kleine Kammermusik, op. 24 no 2
Kammermusik no 2, op. 36 no 1 pour piano
Kammermusik no 3, op. 36 no 2 pour violoncelle

Soirée - 20 h

Kammermusik no 4, op. 36 no 3 pour violon
Kammermusik no 5, op. 36 no 4 pour alto
Kammermusik no 6, op. 46 no 1 pour viole d'amour
Kammermusik no 7, op. 46 no 2 pour orgue

Solistes invités

RONALD BRAUTIGAM, PIANO
«...une leçon de POÉSIE et de VIRTUOSITÉ. La PUISSANCE et la virtuosité surprennent et ravissent...»
La Presse / *Chablais*

CHANTAL JUILLET, VIOLON
«...nous a révélé une oeuvre d'une GRANDE PROFONDEUR, LYRIQUE...»
«une SONORITÉ ENFLAMMÉE... RICHE EN POÉSIE...» *The Gazette*

BRETT DEAN, VIOLE D'AMOUR
Son interprétation du *Concerto pour viole d'amour*, présenté lors du concert célébrant le centenaire d'Hindemith, avec l'Orchestre philharmonique de Berlin, lui a valu l'acclamation de la critique.

ANTONIO LYSY, VIOLONCELLE
«Antonio Lysy MAGNIFIQUE... Violoncelliste absolument COMPLET, Lysy fait sans cesse admirer une TECHNIQUE IMMACULÉE, une INTONATION IRRÉPROCHABLE...» *La Presse*

NEAL GRIPP, ALTO
«Neal Gripp a joué comme UN GRAND MUSICIEN, je dirais même UN GRAND INTERPRÈTE...» *La Presse*
«Le premier pupitre de l'OSM est UN IMPECCABLE SOLISTE» *Le Droit* (Ottawa)

PATRICK WEDD, ORGUE
Patrick Wedd s'est maintes fois produit avec l'OSM et Charles Dutoit, notamment dans le cadre d'un concert mémorable consacré aux symphonies avec orgue de Saint-Saëns et Tournemire au Festival international de Lanaudière.

Sans contredit
l'événement musical
du printemps à
Montréal!

Dimanche 28 mai 2000 - 15h et 20h

Une coproduction de la Chaîne culturelle de Radio-Canada et du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Mouvement des Caisses Desjardins et GE Capital Canada Financement d'équipement.

Billetterie : 987-6919 / Admission : 790-1245

chaîne culturelle
Radio-Canada

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercier

Desjardins

Desjardins

LE DEVOIR
la Scène Musicale

LE THÉÂTRE DEUXIÈME RÉALITÉ PRÉSENTE

La salle n°6

une fantaisie inspirée de la nouvelle
d'Anton P. Tchekhov

adaptation
et mise en scène
Alexandre Marjé

avec :

Patrice Gaglioli
Karyne Lemieux
Vitali Makarov
Patrice Savard

concepteurs :

Valérie Komolova
Spiké Lyne
Anthony Brishol

BILLETTERIE :
(514) 871-2224

ADMISSION :
(514) 790-1245

17 MAI AU 4 JUIN 2000



THÉÂTRE DU MAILLAGE
1182, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1M5

TRIMARK

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Pearl Jam, sans agents de conservation ni fruits transgéniques

BINAURAL
Pearl Jam
Epic (Sony)

Ten, le premier album des p'tits gars de Pearl Jam, était un disque vital. Une affirmation d'existence menée par une chanson-locomotive bien-nommée: *Alive*. Tous les albums suivants, en regard de ce formidable cri de 1991 qui retenfit de Seattle à la grandeur de la planète rock, sont des disques de survie, et celui-ci n'est pas différent. Ce sont autant de disques qui s'accrochent du bout des doigts, qui contemplent la grande plongée dans le vide (le suicide du compatriote Kurt Cobain), qui hurlent de colère ou de dépit devant l'impuissance de l'homme à rendre l'homme meilleur et qui se battent tout de même pour changer un peu les choses; autant de disques qui prouvent qu'un groupe de rock peut durer sans s'avilir.

C'est pourtant tout simple, du Pearl Jam, et peu changeant: deux bêtes à riffs électriques ou acoustiques qui ont tout appris à l'école des Who et Led Zep (Stone Gossard, Mike McCready), une basse plancher-des-vaches (Jeff Ament), une batterie de garage reconditionnée (Matt Cameron, transfuge de Soudgarden) et surtout, surtout, la voix d'Eddie Vedder. Une voix qui porte, comme on dit. Qui porte tout le désespoir et l'espoir du monde dans son trémolo. Du Pearl Jam, c'est tout simple parce que c'est tout vrai. Pas surprenant que le patriarche Neil Young se soit pris d'affection pour cette bande-là, jusqu'à enregistrer un album commun (*Mirror Ball*). Entre authentiques, on se reconnaît.

Pas moyen, en cela, de vous dire si *Binaural* offre du Pearl Jam de plus forte intensité et de plus grande pertinence que la fois d'avant (*Yield*, en 1998). Pour moi, c'est kif-kif bourricot. Même regard à la fois tendre et implacable sur le sort du monde et des gens. Même volonté de trouver un coin de bonheur et de dignité envers et contre tout. Même humanisme chevillé au corps. Pour Vedder, qui est aussi le principal auteur du groupe, on a beau ne compter que pour des graines de prunes dans le grand plan divin (*God's Dice* témoigne du sentiment d'impuissance de l'individu), on a beau être le jouet des grosses compagnies (*Grievance*) et l'esclave de l'argent (*Sorry is the fool who trades his love for his rise rent...*), sermonne Eddie dans *Soon Forget*, il y a de la vie tant

qu'on n'est pas seul: «*It's like she lost her invitation to the party on Earth / And she's standing outside hating everyone here / She's her own disease, crying to her doll / But only love... can breakerfall*» (*Breakerfall*).

C'est peut-être bien pour ça que Pearl Jam existe encore, lapalissade oblige: justement parce qu'ils ne noncent pas. Même si Vedder concé-

de sans ambages qu'un groupe de rock n'a pas vraiment de pouvoir de changement (le texte d'*Insignificance* est assez cinglant là-dessus: des bombes tombent pendant que le juke-box joue), la solution demeure: il faut au moins agir comme on peut. Vedder intervient dans *Breakerfall* même si tout semble perdu, proposant un peu de compassion pour bri-

ser la chute. Il fait mur de son texte comme il le ferait de son corps, à l'instar des protestataires contre la mondialisation à Seattle (tiens, tiens...). L'humanisme en toute lucidité: on appelle ça du courage.

Frustre, brute, donnant toujours l'impression d'avoir été captée au premier essai, la musique assume patiemment ses qualités et défauts. Du

riff le plus rentre-dedans (*Breakerfall*) au plus pataud (*Evacuation*), de la joliesse mélodique de *Thin Air* aux échos pinkfloydiens de la guitare dans *Nothing As It Seems* (on jurerait une inédite de l'album *The Wall*). Pearl Jam donne son rock fait maison en toute candeur, sans rien céder aux modes, fidèle à ses modèles et à ses convictions. Pearl Jam, permettez

l'image, c'est un pot de confitures sans agents de conservation ni fruits transgéniques. A en juger par la vente fulgurante des billets samedi dernier pour le spectacle du 4 octobre au Centre Molson, c'est encore ce qui nourrit le plus.

Sylvain Cormier

VOIR PAGE B 8: VITRINE



333 musiciens
2000 carillonneurs
15 clochers
1 grand orgue
1 carillon
de 56 cloches
et
2 camions
de pompiers

sous la direction artistique de
Walter Boudreau et Denys Bouliane

ENTRÉE LIBRE

Hydro
Québec

présente la

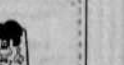
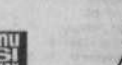
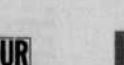
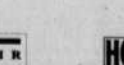
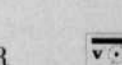
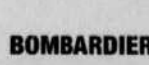
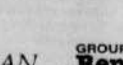
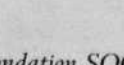
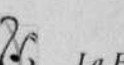
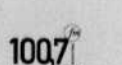
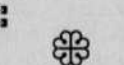
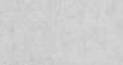
SYMPHONIE du MILLÉNAIRE

3 juin 2000 à 20 h 30, sur le site de l'Oratoire Saint-Joseph
SMCQ, producteur délégué. Renseignements : (514) 843-9305 ou www.smcq.qc.ca

Devenez l'un des 2000 carillonneurs - achetez votre cloche 75 \$ et 130 \$ - **Forfaits disponibles**
(reçus de charité 45 \$ et 90 \$) **(514) 843-9305**

Programme-souvenir en vente dans les librairies du Groupe Renaud-Bray : 4 \$

Côte-des-Neiges



Participez au Concours Devenez l'un des 2000 carillonneurs

Courez la chance d'être l'un des 20 gagnants de l'une des magnifiques cloches de bronze numérotées et gravées SYMPHONIE du MILLÉNAIRE offertes par Hydro-Québec, afin de participer à la création de cette œuvre monumentale.

Âge minimum requis 6 ans. Aucun achat n'est requis.
Valeur de chacune des cloches : 75 \$. Les gagnants seront avisés par téléphone.
Copie du règlement : faites parvenir une enveloppe affranchie à l'adresse ci-contre ou consulter www.hydroquebec.com

Remplissez ce coupon et retournez-le avant le 25 mai 2000 ou inscrivez vous sur www.hydroquebec.com
Bonne chance !

Nom : _____

Adresse : _____ Ville : _____

Code postal : _____ Tél. : () _____

Faites parvenir ce coupon dûment rempli à l'adresse suivante :
Concours Devenez l'un des 2000 carillonneurs
Symphonie du millénaire - 300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2X 3X6

SMAM

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL



SAISON
1999 - 2000

Un 25^e anniversaire
riche en événements
musicaux!

DIRECTEUR ARTISTIQUE
CHRISTOPHER JACKSON

ÉGLISE SAINT-LÉON DE WESTMOUNT
4311, DE MARCONNEUV OUBST (MÉTRO ATWATER)

LE 28 MAI 2000 À 20 H

AMERICA

Musique sacrée
en Amérique latine

BILLETTS DE 14,75 \$ À 33,50 \$

CHCEUR A CAPPELLA

RENSEIGNEMENTS
ET BILLETTS

(514) 861-2626

LES ARTS

MUSIQUE

La liberté retrouvée des Cowboy Junkies

À travers les années, le groupe a essuyé plusieurs critiques du milieu musical, mais les membres ont toujours défendu leur liberté avec virulence

Après 15 ans d'existence, le groupe canadien Cowboy Junkies s'est retrouvé à la croisée des chemins. Mis de côté lors de la fusion de sa compagnie de disques l'an dernier, le clan Timmins a décidé de revenir à ses amours et de produire sa propre musique. Un album et trois tournées plus tard, les Junkies ne regrettent rien. Liberté retrouvée. Entrevue avec la chanteuse Margo Timmins. Rencontre avec la fougue folk.

VALÉRIE DUFOUR
LE DEVOIR

Écouter la musique lascive des Cowboy Junkies, c'est un peu comme relire son bouquin préféré. À peine les premières notes entamées, la voix éthérée de Margo Timmins nous transporte dans un univers unique, quelque part entre la mélancolie et l'extase.

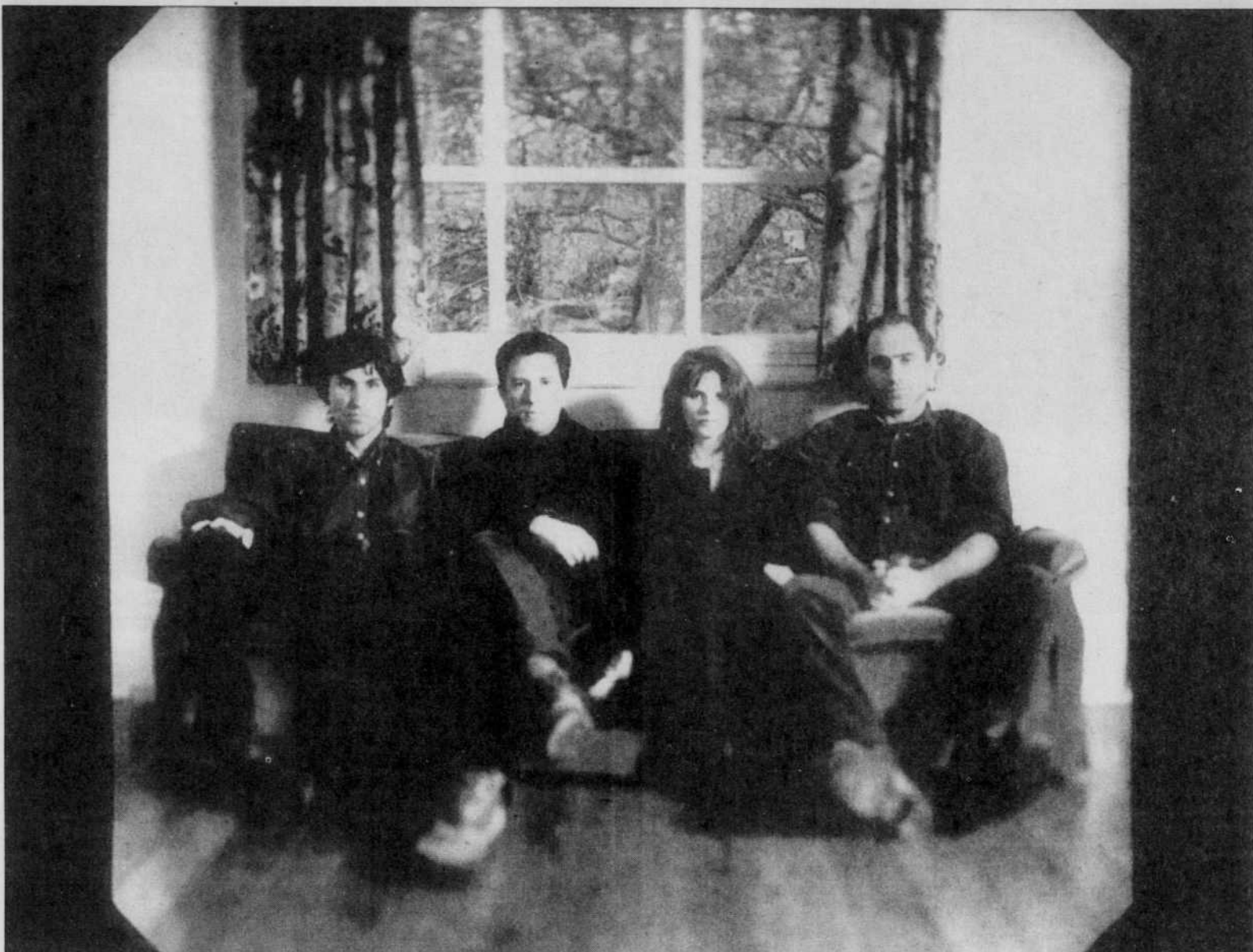
L'histoire des Cowboy Junkies est saine et honnête, à l'image de ses membres. Le groupe a à son actif huit albums, dont trois sous sa propre étiquette. Succès tranquille, il n'a jamais démolé les palmarès ou rempli à répétition de vastes salles. Malgré tout, le son original du groupe a su se frayer un chemin vers le public. Et ce public est fidèle.

«Je ne sais pas ce qui explique notre popularité. Je crois qu'une des raisons, c'est que nous n'avons jamais eu un gros succès», lance avec entrain Margo Timmins à l'autre bout du fil, depuis sa ferme en Ontario. «Un de nos buts en tant que groupe était de survivre, de faire ce que nous avions

envie de faire comme musique et surtout de ne pas laisser la pression extérieure nous détruire. Et nous avons réussi à le faire parce qu'il n'y a pas eu beaucoup de pression et parce que, lorsqu'il y en a eu, comme avec notre compagnie de disques l'an dernier, nous sommes partis.»

Mais les Junkies, c'est également et surtout une affaire de famille. Margo, Michael et Peter Timmins forment le noyau musical. Le quatuor est complété par Alan Anton, un ami du clan. «Nous avons toujours été conscients qu'il y avait une autre partie de notre vie que les Cowboy Junkies, et c'est la famille, raconte la chanteuse. Nous avons trois autres frères et sœurs et nous savons que si nous commençons à nous détester, nous allons ruiner la relation de tout le monde. [...] Je crois aussi que nous nous entendons bien parce qu'aucun d'entre nous n'a un gros ego. Il n'y a pas de star parmi nous. Personne ne gagne plus d'argent qu'un autre, nous séparons tout également.»

Le dernier-né des Cowboy Junkies est bizarrement arrivé sur les



RUSSELL MONK

L'histoire des Cowboy Junkies est saine et honnête, à l'image de ses membres: Michael Timmins, Alan Anton, Margo Timmins et Peter Timmins.

tablettes des magasins à l'autonne. *Rarities, B-sides and Slow, Sad Waltzes* a d'abord été lancé pour les fans par le site Internet du groupe. Devant l'afflux de demandes, le groupe a finalement décidé de le distribuer en magasin. Le disque comprend 11 chansons orphelines, des œuvres que le groupe avait laissées de côté avec les années. «J'étais nerveuse avant la sortie de l'album, avoue Margo Timmins. J'avais peur à cause de la grande disparité des chansons, mais pour une raison inexplicable, elles vont bien ensemble. Et le résultat est presque un pèlerinage! Quand j'écoute l'album, j'écoute mon passé. C'est un peu mon journal intime à travers notre histoire musicale.»

Cet album marque surtout le retour du groupe à ses racines. La troupe canadienne avait en effet produit ses deux premiers albums sous sa bannière Latent Recordings: *Whites Off Earth Now!* (1986) et l'album fétiche *The Trinity Session* (1987), enregistré avec un seul microphone en une journée pour 250 \$ dans l'église torontoise Holy Trinity. «C'est fantas-

tique de produire nos disques de nouveau, mais c'est beaucoup de travail, confie Margo Timmins. Je travaille plus fort qu'avant [rires]... mais nous avons le contrôle absolu du produit et c'est ce qui est formidable. Il n'y a plus de frustration ou de déception. Si quelque chose fonctionne mal, c'est de notre faute et pas parce qu'une compagnie de disques a mal fait le boulot ou l'a négligé.»

Demain, la valse printanière des Junkies fera quelques pas en sol mont-réalais. «Jouer devant un public, c'est la vraie magie de la musique. Pour moi, cela reste un mystère. Quand tu montes sur scène avec sept autres personnes et que tu réussis à faire un bon spectacle, et cela n'arrive pas toujours, tu te sens littéralement transporté.» Contrairement au studio, on ne peut pas tricher, ajoute-t-elle.

De son propre aveu, Margo Timmins n'a jamais voulu chanter, n'a

jamais désiré être musicienne. C'est devant l'insistance de son frère Michael qu'elle a finalement prêté sa voix au groupe en 1985. «Ce que j'aime le mieux quand je chante, c'est la façon dont je me sens quand je réussis à bien interpréter une chanson. Je me sens douée, je sens que j'ai fait quelque chose de très bien. Et je ne crois pas qu'on ait ce sentiment très souvent dans notre vie. J'ai des amies qui ont eu des enfants et qui m'ont dit avoir ressenti la même chose à l'accouchement. Et je crois que c'est ce que je ressens moi aussi. Je n'ai pas de doute, je ne fais pas d'autocritique. Je me sens vraiment belle. Je me fous de mon poids et de tout le reste. Cela ne dure pas très longtemps, mais à ce moment, je suis envahie par la beauté.»

Et la chanteuse tient mordicus à entretenir des liens directs avec ses fans. Depuis plusieurs années, elle

rencontre le public après ses spectacles. «Les tournées se ressemblent parce que tu te déplaces constamment. Je me sentais déconnectée des gens et je n'aimais pas ce sentiment. Alors j'ai commencé à aller parler aux spectateurs. [...] Ça garde la relation avec nos fans très humaine et ça fait du bien parce que, sur la route, nous n'avons pas notre famille et nos amis avec nous.»

À travers les années, le groupe a essuyé plusieurs critiques du milieu musical, mais les Junkies ont toujours défendu leur liberté avec virulence. «Nous n'avons jamais laissé personne nous influencer. Certains nous disent que nous serions millionnaires aujourd'hui si avions écouté leur avis, et c'est peut-être vrai. Mais je peux honnêtement vous dire que si j'écoute chaque chanson de chacun de nos albums, il n'y a rien dont je suis gênée ou que je souhaiterais effacer.» Nous non plus.

Les Cowboy Junkies seront en spectacle demain au Spectrum de Montréal et lundi au Festival des tulipes d'Ottawa.

Rétro2000 CinéUdeM



Spectrum

25 mai 20h00
6\$ pré-vente 8\$ porte

DUTOIT HINDEMITH

Kammermusik : l'intégrale

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Péladeau

8 concertos de chambre de Paul Hindemith

Avec la participation de musiciens de l'Orchestre symphonique de Montréal
Sous la direction de Charles Dutoit

L'intégrale présentée en 2 concerts

Matinée - 15 h

Kammermusik no 1, op. 24 no 1
Kleine Kammermusik, op. 24 no 2
Kammermusik no 2, op. 36 no 1 pour piano
Kammermusik no 3, op. 36 no 2 pour violoncelle

Soirée - 20 h

Kammermusik no 4, op. 36 no 3 pour violon
Kammermusik no 5, op. 36 no 4 pour alto
Kammermusik no 6, op. 46 no 1 pour viole d'amour
Kammermusik no 7, op. 46 no 2 pour orgue

Solistes invités

RONALD BRAUTIGAM, PIANO
«...une leçon de POÉSIE et de VIRTUOSITÉ. La PUissance et la virtuosité surprennent et ravissent...»
La Presse / *Chablais*

CHANTAL JUILLET, VIOLON
«...nous a révélé une œuvre d'une GRANDE PROFONDEUR, LYRIQUE...»
«une SONORITÉ ENFLAMMÉE... RICHE EN POÉSIE...» *The Gazette*

BRETT DEAN, VIOLE D'AMOUR
Son interprétation du *Concerto pour viole d'amour*, présenté lors du concert célébrant le centenaire d'Hindemith, avec l'Orchestre philharmonique de Berlin, lui a valu l'acclamation de la critique.

ANTONIO LYSY, VIOLONCELLE
«Antonio Lysy MAGNIFIQUE... Violoncelliste absolument COMPLET, Lysy fait sans cesse admirer une TECHNIQUE IMMACULÉE, une INTONATION IRREPROCHABLE...» *La Presse*

NEAL GRIPP, ALTO
«Neal Gripp a joué comme UN GRAND MUSICIEN, je dirais même UN GRAND INTERPRÈTE...» *La Presse*
«Le premier pupitre de l'OSM est UN IMPECCABLE SOLISTE.» *Le Droit* (Ottawa)

PATRICK WEDD, ORGUE
Patrick Wedd s'est maintes fois produit avec l'OSM et Charles Dutoit, notamment dans le cadre d'un concert mémorable consacré aux symphonies avec orgue de Saint-Saëns et Tournemire au Festival international de Lanaudière.

Sans contredit
l'événement musical
du printemps à
Montréal!

Dimanche 28 mai 2000 - 15h et 20h

Une coproduction de la Chaîne culturelle de Radio-Canada et du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Mouvement des Caisses Desjardins et GE Capital Canada Financement d'équipement.

Billetterie : 987-6919 / Admission : 790-1245

chaîne culturelle
Radio-Canada

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre Peladeau

36

Desjardins

LE DEVOIR
La Scène Musicale

LE THÉÂTRE DEUXIÈME RÉALITÉ PRÉSENTE

La salle n°6

une fantaisie inspirée de la nouvelle
d'Anton P. Tchekhov

adaptation
et mise en scène
Alexandre Marthe

avec :

Patrice Gagnon
Karyne Lemieux
Vitali Makarov
Patrice Savard

concepteurs :

Valérie Komolova
Spike Lyne
Annick Brisson

BILLETTERIE :

(514) 871-2224
ADMISSION :

(514) 790-1245

17 MAI AU 4 JUIN 2000



THÉÂTRE DU MAUDIT DU MONUMENT-NATIONAL
1182, BOUL. SAINT LAURENT (au 1182, BOUL. SAINT LAURENT) (au 1182, BOUL. SAINT LAURENT)
TRIMARK

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Pearl Jam, sans agents de conservation ni fruits transgéniques

BINAURAL
Pearl Jam
Epic (Sony)

Ten, le premier album des p'tits gars de Pearl Jam, était un disque vital. Une affirmation d'existence bien-nommée: *Alive*. Tous les albums suivants, en regard de ce formidable cri de 1991 qui retentit de Seattle à la grandeur de la planète rock, sont des disques de survie, et celui-ci n'est pas différent. Ce sont autant de disques qui s'accrochent du bout des doigts, qui contemplent la grande plongée dans le vide (le suicide du compatriote Kurt Cobain), qui hurlent de colère ou de dépit devant l'impuissance de l'homme à rendre l'homme meilleur et qui se battent tout de même pour changer un peu les choses; autant de disques qui prouvent qu'un groupe de rock peut durer sans s'avilir.

C'est pourtant tout simple, du Pearl Jam, et peu changeant: deux bêtes à riffs électriques ou acoustiques qui ont tout appris à l'école des Who et Led Zep (Stone Gossard, Mike McCready), une basse plancher-des-vaches (Jeff Ament), une batterie de garage reconditionnée (Matt Cameron, transfuge de Soudgarden) et surtout, surtout, la voix d'Eddie Vedder. Une voix qui porte, comme on dit. Qui porte tout le désespoir et l'espoir du monde dans son trémolo. Du Pearl Jam, c'est tout simple parce que c'est tout vrai. Pas surprenant que le patriarce Neil Young se soit pris d'affection pour cette bande-là, jusqu'à enregistrer un album commun (*Mirror Ball*). Entre authentiques, on se reconnaît.

Pas moyen, en cela, de vous dire si *Binaural* offre du Pearl Jam de plus forte intensité et de plus grande pertinence que la fois d'avant (*Yield*, en 1998). Pour moi, c'est kif-kif bourricot. Même regard à la fois tendre et implacable sur le sort du monde et des gens. Même volonté de trouver un coin de bonheur et de dignité envers et contre tout. Même humanisme chevillé au corps. Pour Vedder, qui est aussi le principal auteur du groupe, on a beau ne compter que pour des graines de prunes dans le grand plan divin (*God's Dice* témoigne du sentiment d'impuissance de l'individu), on a beau être le jouet des grosses compagnies (*Grievance*) et l'esclave de l'argent (*Sorry is the fool who trades his love for his rise rent...*), sermonne Eddie dans *Soon Forget*, il y a de la vie tant

qu'on n'est pas seul: «*It's like she lost her invitation to the party on Earth / And she's standing outside hating everyone here / She's her own disease, crying to her doll / But only love... can breakerfall*» (*Breakerfall*).

C'est peut-être bien pour ça que Pearl Jam existe encore, lapalissade oblige: justement parce qu'ils ne renoncent pas. Même si Vedder concé-

de sans ambages qu'un groupe de rock n'a pas vraiment de pouvoir de changement (le texte d'*Insignificance* est assez cinglant là-dessus: des bombes tombent pendant que le juke-box joue), la solution demeure: il faut au moins agir comme on peut. Vedder intervient dans *Breakerfall* même si tout semble perdu, proposant un peu de compassion pour briser la chute. Il fait mur de son texte comme il le ferait de son corps, à l'instar des protestataires contre la mondialisation à Seattle (tiens, tiens...). L'humanisme en toute lucidité: on appelle ça du courage.

Frustré, brute, donnant toujours l'impression d'avoir été captée au premier essai, la musique assume patreillement ses qualités et défauts. Du

riff le plus rentre-dedans (*Breakerfall*) au plus pataud (*Evacuation*), de la joliesse mélodique de *Thin Air* aux échos pinkfloydiens de la guitare dans *Nothing As It Seems* (on jurerait une inédite de l'album *The Wall*). Pearl Jam donne son rock fait maison en toute candeur, sans rien céder aux modes, fidèle à ses modèles et à ses convictions. Pearl Jam, permettez

l'image, c'est un pot de confitures sans agents de conservation ni fruits transgéniques. À en juger par la vente fulgurante des billets samedi dernier pour le spectacle du 4 octobre au Centre Molson, c'est encore ce qui nourrit le plus.

Sylvain Cormier

VOIR PAGE B 8: VITRINE



333 musiciens
2000 carillonneurs
15 clochers
1 grand orgue
1 carillon
de 56 cloches
et
2 camions
de pompiers

sous la direction artistique de
Walter Boudreau et Denys Bouliane

ENTRÉE LIBRE

Hydro
Québec

présente la

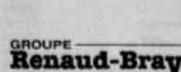
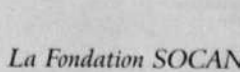
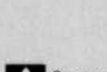
SYMPHONIE du MILLÉNAIRE

3 juin 2000 à 20 h 30, sur le site de l'Oratoire Saint-Joseph
SMCQ, producteur délégué. Renseignements : (514) 843-9305 ou www.smcq.qc.ca

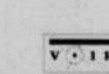
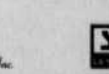
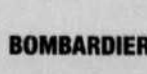
Devenez l'un des 2000 carillonneurs - achetez votre cloche 75 \$ et 130 \$ - **Forfaits disponibles**
(reçus de charité 45 \$ et 90 \$) **(514) 843-9305**

Programme-souvenir en vente dans les librairies du Groupe Renaud-Bray : 4 \$

Côte-des-Neiges



Snowdon



Participez au Concours Devenez l'un des 2000 carillonneurs

Courez la chance d'être l'un des 20 gagnants de l'une des magnifiques cloches de bronze numérotées et gravées SYMPHONIE du MILLÉNAIRE offertes par Hydro-Québec, afin de participer à la création de cette œuvre monumentale.

Âge minimum requis 6 ans. Aucun achat n'est requis.
Valeur de chacune des cloches : 75 \$. Les gagnants seront avisés par téléphone.
Copie du règlement : faites parvenir une enveloppe affranchie à l'adresse ci-contre ou consultez www.hydroquebec.com

Remplissez ce coupon et retournez-le avant le 25 mai 2000 ou inscrivez vous sur www.hydroquebec.com
Bonne chance !

Nom : _____

Adresse : _____ Ville : _____

Code postal : _____ Tel. : () _____

Faites parvenir ce coupon dûment rempli à l'adresse suivante :
Concours Devenez l'un des 2000 carillonneurs
Symphonie du millénaire - 300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2X 3X6

SMAM

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL



SAISON
1999-2000

Un 25^e anniversaire
riche en événements
musicaux!

DIRECTEUR ARTISTIQUE
CHRISTOPHER JACKSON

ÉGLISE SAINT-LÉON DE WESTMOUNT
4311, DE MAISONNEUVE OUEST (MÉTRO ATWATER)

LE 28 MAI 2000 À 20 H

AMERICA

Musique sacrée
en Amérique latine

BILLETTS DE 14,75 \$ À 33,50 \$

CHŒUR A CAPPELLA

RENSEIGNEMENTS
ET BILLETTS

(514) 861-2626

LE ARTS

DISQUES CLASSIQUES

D'imposantes productions

FRANÇOIS TOUSIGNANT

CHOSTAKOVITCH — EMERSON

Dmitri Chostakovitch: intégrale des 15 quatuors à cordes; Adagio pour quatuor à cordes et Élégie pour quatuor à cordes. Quatuor à cordes Emerson (Eugene Drucker et Philip Setter, violon; Laurence Dutton, alto; David Finckel, violoncelle). Coffret de cinq disques. DGG 463 284-2

La musique de Chostakovitch n'a jamais été pour moi quelque chose de bien agréable ou d'enrichissant. Histoire bien personnelle, j'en conviens et qui n'intéresse personne. Question de goût, d'affinités, certes, mais il n'en demeure pas moins que devant l'immense popularité du compositeur, il faille se plier à l'exercice de l'écouter. Quand une brique comme une intégrale des quatuors à cordes tombe sur le bureau on a deux choix. Soit on repousse, soit on plonge. Vous avez compris que, malgré mes propres réticences, j'ai plongé.

Il faut dire que j'ai eu de l'aide. Nuls autres que les quatre compères du Quatuor Emerson m'ont invité à les suivre dans leur entreprise. Après avoir donné des intégrales des quatuors de Bartók et Beethoven, les voici qui forment avec le compositeur russe le plus célèbre du XX^e siècle. On ravalait alors ses préjugés en se disant que même si la pilule risque d'être amère, il faut tout de même faire confiance aux musiciens et tenter de se refaire un jugement.

Et j'ai bien fait. Chostakovitch, curieusement, est venu assez tard au genre quatuor à cordes. Il a écrit son premier à l'âge de trente deux ans, numéroté opus 49. Les autres suivent comme une sorte de carnet biographique dont la condensation est souvent intrigante; ainsi les opus 110, 117, 118 ou les ultimes 138, 142 et 144 montrent une sorte de cristallisation, une condensation dans cette sphère si privée qu'on se dit qu'il doit bien y avoir là quelque chose de symptomatique.

De biographie — ou d'interpréta-



tion d'autobiographie —, je resterai muet; la musique m'intéresse plus que le para-propos en ce cas. Et, en toute justice, c'est volontairement excluant tout ce qu'on peut savoir de la difficile vie du maître que je me suis lancé dans cette longue et périlleuse écoute.

C'est qu'on ne prend pas un journal intime à la légère. Dès le début du tout premier quatuor, en do majeur, jusqu'au point final du quinzième, en mi bémol mineur, le créateur Chostakovitch montre et dissimule à la fois son vrai visage. Souvent même, c'est dans la dissimulation qu'il se révèle le plus vrai. On entre alors dans la magie de l'interprétation du quatuor Emerson.

Le sérieux est de rigueur, et la rigueur est extrême, même dans les moments les plus ironiques ou ludiques. Dans un corpus où la complaisance est souvent mise de l'avant, n'évitant pas l'écueil sentimental, le Emerson se tient droit et s'agrippe aux notes plus qu'à l'anecdote.

Alors, on entend tout, pour le meilleur et pour le pire.

Le pire est, fatalement, car Chostakovitch reste toujours Chostakovitch, qu'il y a des truismes et des clichés un peu gros, voire grossiers par une plume qui se veut délibérément gauche. Cette volonté accusée de mal écrire s'entend et est rendue avec un tel pathétisme que l'aspect sardonique de la musique en crève presque le cœur. Ce sont les moments où, compulsivement, le compositeur égrène les notes et citations «populaires» sans trouver vraiment ce qu'il veut dire, ni comment il voudrait le dire.

Le meilleur s'impose tout à coup en un appel à la transcendance fait avec une telle simplicité qu'on se surprend de se trouver devant l'abîme. Anti-romantique, Chostakovitch n'y plonge pas, les musiciens du quatuor non plus. On reste alors dans une sorte de position en porte-à-faux qui crée malaise, très gênante. L'oreille s'accroche pour comprendre, l'esprit veut poursuivre l'itinéraire coûte que coûte. Les aficionados sont ravis, on n'en doute guère, et les perplexes — dont je suis — sont retenus captifs malgré eux de

cette interprétation si solide et imposante.

Il faut bien l'admettre: plus que la musique, c'est effectivement son interprétation qui chavire ici. Les membres du quatuor Emerson signent avec cette intégrale une sorte de pierre angulaire du siècle dernier dont on ne sait très bien s'il faut l'aduler ou la réprouver. Oui, ce répertoire reste encore problématique. Pour en prendre conscience, il faut ce genre d'interprétation un peu neutre, pourtant toujours engagée, qui affiche sans froideur ni indifférence le faire comme le contenu. À chacun alors de faire son choix.

Pour ma part, j'aimerais être laudatif de l'exploit réalisé par la formation qui est absolument exceptionnelle et de haut niveau. Mes réserves viennent toujours de l'inévitable et désinvolte minceur de la musique de Chostakovitch. En comparaison, les quatre quatuors de son compatriote Alfred Schnittke contiennent cent fois plus de musique. Peut-être alors faut-il revoir la place de Chostakovitch dans l'école russe. Ces cinq disques sont tellement beaux qu'ils obligent en tout cas qu'on relativise bien des choses.

BACH — GOLDBERG

Jean Sébastien Bach: Aria et 30 «Variations Goldberg», BWV 988, dans un arrangement pour cordes et continuo de Bernard Labadie. Les Violons du Roy. Dir.: Bernard Labadie. Durée: 79 minutes 30. Dorian xCD-90281

Encore du Bach. Et comme l'actualité du disque est ce qu'elle est, il va bien falloir que je vous parle encore de ce compositeur dont bon nombre de compagnies vont tirer parti pendant cette année qui marque les 250 ans de la mort. Sur le lot, on tombe toutefois sur des diamants aussi rares que beaux.

Bernard Labadie a osé, avec tout le chien qu'on lui connaît, produire sa propre version des *Variations Goldberg*. On entre ici en un domaine très spécial, aux frontières floues. Est-ce de l'arrangement, de l'orchestration, de l'interprétation ou de la composition?

Tout cela à la fois, avec en prime la possibilité de comprendre comment Labadie s'engage dans la musique. Originellement écrite pour clavier à deux claviers, l'œuvre fait donc appel à la fois à des effets virtuosiques spécifiques à l'instrument et aux diverses possibilités de timbre — donc de texture — qu'il peut produire. Autant Bach connaissait son instrument (le clavier), autant Labadie connaît le sien (Les Violons du Roy). Voici donc le compte rendu d'une admirable lutte à finir entre deux grands.

Labadie, fin sorcier, a imprimé à chaque variation une personnalité propre, un caractère distinct (sans mauvais jeu de mots) qui la singularise dans l'ensemble du tout. Au feu d'artifice de la composition, il ajoute, dans le plus grand bonheur, le sien propre de son métier d'orchestrateur.

Car il faut bien parler de cela. Comme Mahler apprenait son métier du podium et s'en servait dans son travail de composition, Labadie se sert de son expérience de la baguette, avec les Violons du Roy et j'imagine aussi à l'Opéra de Québec, pour réinventer un des sommets de la musique occidentale.

C'est incroyable de vie, de diversité et d'intelligence. Les *Goldberg* ont connu bien des manipulations, dans tous les genres et tous les styles, mais rarement une réinterprétation aussi profondément musicale et origi-

nalement unique. Le mot n'est pas galvaudé en ce contexte, au grand mérite de Labadie.

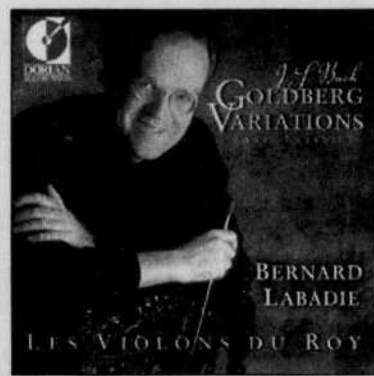
Sachant toujours modeler l'environnement sonore (c'est-à-dire l'orchestration qu'il utilise) selon le sens de la musique et de l'écriture, il agit sur le canevas de Bach un peu comme un compositeur. S'il fallait trouver un équivalent, on penserait à Mozart qui réorchestre le *Messie*, de Handel, à Mendelssohn qui s'est attaché à refondre la *Passion selon saint Matthieu* (toujours Bach!) dans l'esprit de son temps, ou à Schoenberg qui écrit la cinquième symphonie de Brahms en orchestrant le quatuor avec piano en sol mineur, op. 25.

Admiratif, on passe d'une plage à l'autre et vraiment on redécouvre la musique réinventée et encore neuve. On souhaite même avoir des insomnies pour mieux en profiter, comme le dédicataire.

Si ce dernier avait la chance d'avoir un clavicembaliste de premier ordre sous la main, nous avons la chance d'avoir un ensemble de première qualité.

Les Violons du Roy sont en effet impeccables de justesse, de précision et de raffinement. La chimie devient invisible, inaudible, comme dans la vraie vie, pour ne laisser paraître qu'un résultat aussi formidable qu'attendu. Jacques Loussier avait réussi, par le passé, à faire avaler Bach par la mode jazz, comme Ward Swingle. Ici, Labadie nous sert les *Goldberg* un peu à la sauce Webern, du Webern qui orchestrait le *ricercar* de *L'Offrande musicale*. La nécessité musicale a des voix qu'on ne sait imaginer ou prévoir; quand elles s'épanouissent ainsi, on aime à partager le bonheur de les entendre.

Ne reste qu'à décrire un très gros défaut du disque: la longueur du temps entre les plages, donc les variations. On perd le fil, on tombe dans des trous, ornières silencieuses qui gâtent une partie du plaisir et brisent le souffle de l'œuvre. Amateurs de technologie, c'est vraiment un cas d'usage impératif de télécommande.



VITRINE

À VIE DE RECHERCHE

Diane Dufresne
Sismik/GSI Technologies
(BMG-Québec)

Très peu pour moi, les refrains pour bonnes causes. *We Are The World*, moi non plus. Question d'intention. Une chanson déjà écrite que l'on réquisitionne, d'accord. Mais créée pour la cause, non. Ça flatte trop le drapeau par le sens de la larme. C'est toujours un peu télégraphique, lourd, grossièrement fait. Exception ici: étonnamment, *A vie de recherche* est une chanson à la fois lourde et belle. Trop littéraire et pourtant acceptable. Probablement à cause de Diane Dufresne, qui a écrit le texte et contribué à la composition (avec J. Michel de Montigny et Martin Courcy): telle Piaf, elle peut dire l'indiscutable et s'en tirer. Et puis, la mélodie est remarquablement tournée. Notez qu'on a adjoint à la chanson une présentation multimédia. Vous aurez compris au titre qu'il s'agit ici de soutenir le Réseau Enfants Retour Canada. Soutenez, donc.

S. C.

SINGS MONTY PYTHON

LIVE IN CONCERT

Eric Idle
Restless (BMG)

Dénouons une fois de plus notre âge avancé: les Monty Python furent à l'humour absurde des années 70 ce que les Beatles furent à la musique pop des années 60. Un groupe de génie. Les idoles de Claude Meunier et de moi. Sans John Cleese, Eric Idle, Terry Gilliam, Michael Palin, Terry Jones et Graham Chapman, merveilleux fous volants dans leurs merveilleux cerveaux, l'humour britannique n'aurait jamais connu le LSD et personne n'aurait jamais exigé de remboursement pour un perroquet empaillé parce qu'il ne parlait pas. C'est dire.

Fan fini, il suffit donc qu'un *alumni* de Python — et meilleur ami de George Harrison, dois-je préciser — s'avise de chanter en spectacle les ridicules chansonnettes de la série télévisée (*Monty Python's Flying Circus*) et des divers films et spectacles du groupe pour que je trempie d'excitation non contenue et me mette moi-même à fredonner hystériquement l'hymne au catholicisme *Every Sporn Is Sacred*, l'édifiant *Sit On My Face* ou l'immortelle *Penis Song* («Isn't it awfully nice to have a penis? / Isn't it frightfully good to have a dong? / It's swell to have a stiffy / It's divine to own a dick / From the tiniest little tadger / To the world's biggest prick»). Nostalgie, quand tu nous tiens. Avertissement: ce n'est pas nécessairement un disque drôle pour tout le monde, mais les initiés y trouveront à nouveau le sens de la vie.

S. C.



J A Z Z

52ND STREET THEMES

Joe Lovano
Blue Note

Il y a un an, peut-être davantage, Joe Lovano, saxophoniste puissant, publia un hommage consacré aux chansons qui firent la gloire de Frank Sinatra. Aujourd'hui, il reste dans l'hommage. Cette fois, le sujet de son épanchement est la 52^e rue de New York, soit cette artère où étaient situés les meilleurs clubs des années 40.

Ce que l'on retient de cette époque et de ces lieux qui s'appelaient Birdland, Minton's, Three Deuces et autres, c'est la naissance du bebop. Bird, Gillespie, Monk et Kenny Clarke en étaient les grands préteurs. Le pianiste Tadd Dameron en était l'un des principaux compositeurs. C'est à eux que Lovano paie aujourd'hui son tribut.

Pour mener à bien son aventure, il a fait appel aux saxophonistes Steve Slagle, George Carzone, Ralph Lalama et Gary Smulyan, au trompettiste Tim Hagans, au tromboniste Conrad Herwig, au pianiste John Hicks, au contrebassiste Dennis Irwin et au batteur Lewis Nash.

Ils ont puisé dans le répertoire de l'époque, surtout dans celui de Tadd Dameron. On l'a écouté. Et cela a agité un appétit certain. Pourquoi? Pour ce passé si glorieux que l'on s'est mis à écouter, justement, les acteurs de cette époque. Bref, on a vite délaissé Lovano pour mieux écouter Bird, Monk, Dameron et les autres.

Au fond, le problème est le suivant: avant son hommage à Sinatra, Lovano a signé d'excellents albums, notamment un *Live At The Village Vanguard*. Toujours est-il qu'avec ces productions, Lovano s'affiche et s'affirme comme un de ces musiciens dont on dit qu'ils comptent. Il était alors véhément et original.

Depuis lors, on a l'impression, et juste l'impression, qu'il s'appuie sur son fond de commerce. Il ne prend plus de risques. Remarque, cet album, au demeurant bien goupillé, est

très représentatif d'une tendance. Celle, évidemment, de l'hommage. Combien d'albums ont été consacrés à Thelonious Monk au cours des cinq dernières années? Dix, vingt, trente...

En fait, en écoutant cet album conçu comme un écho actuel à une révolution effectuée avant-hier, on s'est mis à espérer une nouvelle révolution. Et vite!

Serge Truffaut

FRET'N THE BLUES

Collectif
Vanguard

Le blues urbain, le blues électrique, le blues plein d'aspérités, avait une étiquette: Chess. Sur ce label, Muddy Waters, Willie Dixon, Howlin' Wolf et consorts enregistrèrent leurs plus grands succès pour lesquels, incidemment, ils ne récoltèrent, d'un point de vue financier, que de petites billes.

Dans les années 60, une étiquette se mit en devoir de concurrencer la firme fondée par les frères Chess. Elle s'appelait Vanguard. Faute d'avoir les grands noms sous contrat, elle s'appliqua à signer les jeunes de l'époque, soit Buddy Guy, Otis Rush, J. B. Hutto, John Hammond et Siegel-Schwall. Avec eux, Vanguard rencontra beaucoup de succès auprès des jeunes. Grâce à cela, elle put signer Muddy Waters et Lightnin' Hopkins.

Aujourd'hui, Vanguard propose un *Best of The Great Blues Guitarists*, le meilleur de ses enregistrements effectués dans ces années-là. C'est bon, c'est très bon. Ça décape!

S. T.

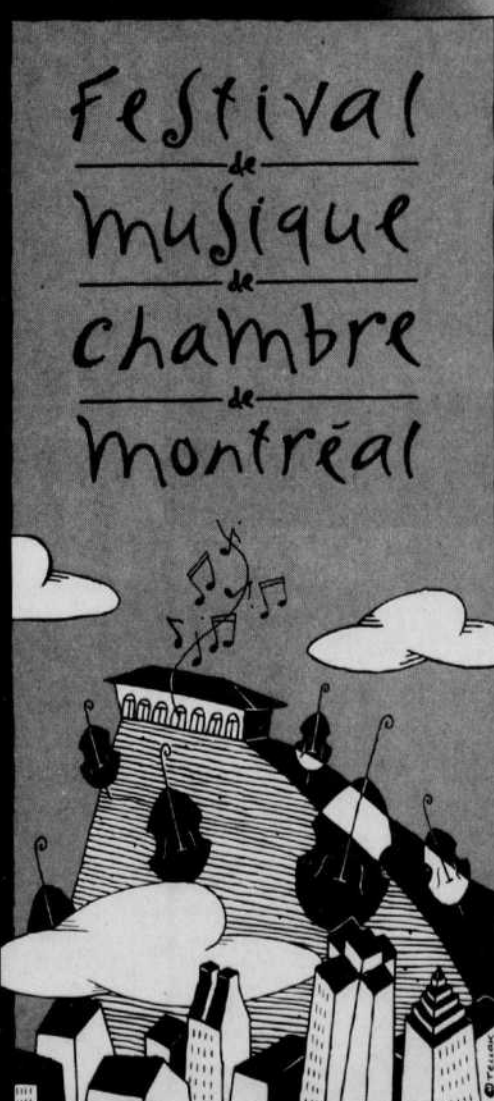
SUPERMODIFIED

Amon Tobin
(Ninja Tune/Outside)

Comment Amon Tobin fait-il pour se surpasser d'une manière aussi étonnante? Sur son troisième album intitulé *Supermodified*, l'un des chefs de file de la maison Ninja Tune va encore plus loin dans ses curieux songes électroniques. S'éloignant de l'influence jazz, ces ambiances rythmiques sont davantage minimales. Loin d'être austère, on parlera surtout d'une palette sonore qui ne cesse de s'enrichir d'un morceau à l'autre. Tobin transforme les sons pour mieux organiser son imaginaire futuriste. Il y a dans cette musique un désir d'innovation qui ne va pas sans sa part de risques. Ces tableaux ne cessent de changer pour mieux rendre une atmosphère toujours inquiétante. Avec *Supermodified*, c'est comme si Tobin se réinventait de nouveau. Dans le monde de la musique électronique, voici un créateur qu'on ne peut qu'admirer. Un parcours impressionniste que l'on découvre un peu mieux à chaque écoute.

David Cantin

GAGNANT DU PRIX OPUS 1999 "DIFFUSEUR DE L'ANNÉE"



CONCERTS AU CHALET DE LA MONTAGNE

LES 1^{ER}, 3, 5, 7, 9 ET 10 JUIN, 20H

ADULTES 34\$, ÂGE D'OR 30\$, ÉTUDIANTS 15\$

CORDES ROMANTIQUES À LA CHAPELLE NOTRE-DAME

DE-BON SECOURS
400, RUE SAINT-PAUL EST

LES 2, 4, 6, ET 8 JUIN, 20H

ADULTES 10\$, ÂGE D'OR ET ÉTUDIANTS 5\$

~ 5^E ANNÉE ~
DU 1^{ER} AU 10 JUIN 2000

LE BONHEUR DE VIVRE

GRANDS MAÎTRES:
MUSIQUE ET ARTAVEC LA COLLABORATION
DU MUSEE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(514) 489-7477

WWW.FESTIVALMONTREAL.ORG

